

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

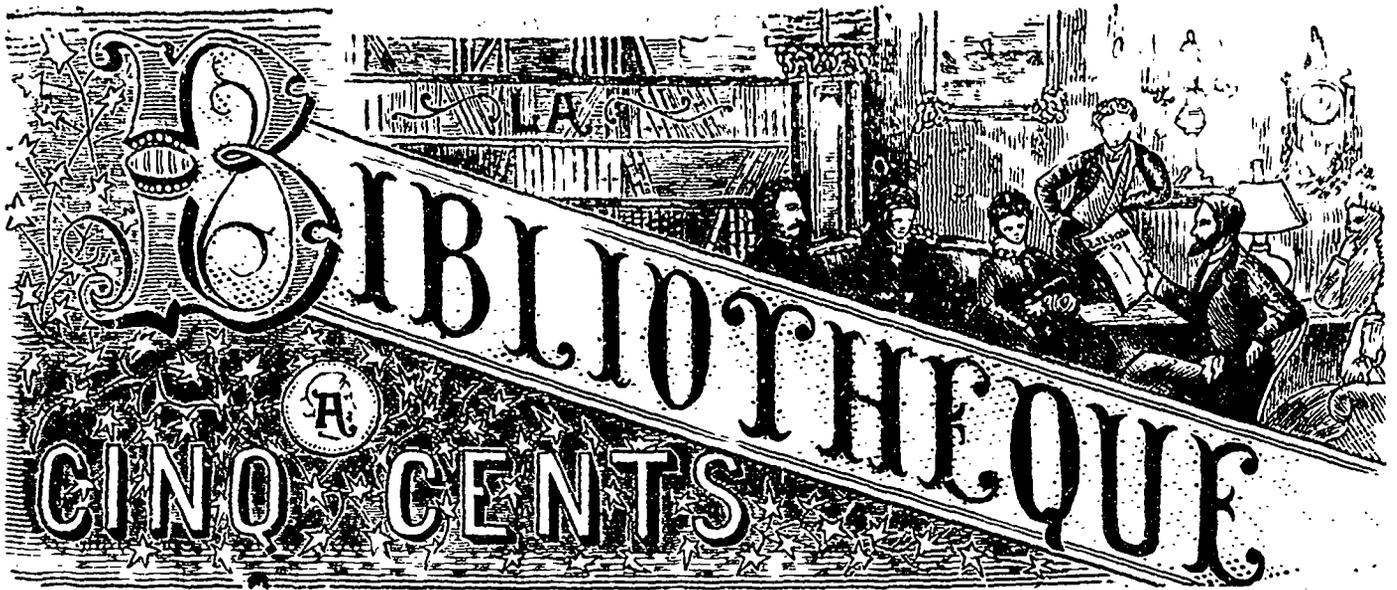
The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|---|---|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Only edition available/
Seule édition disponible |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible. |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments: /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue. | |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									/		



Publiée par POIRIER, BESSETTE & CIE, 1540, rue Notre-Dame

Vol. II

{ PAR AN }
\$2.50

MONTREAL, 7 AVRIL 1887

{ UN NUMERO }
5 CENTS

No. 27

VALÉRIE



Mon père, s'écria la jeune fille d'une voix vibrante !

VALÉRIE

L'épisode qui précède a pour titre : *Bon sang ne peut mentir.*

I

LE RETOUR

Le soir du huitième jour après le départ de Valérie, au moment où les employés subalternes de la poste de Saint-Martin commençaient à désespérer de revoir jamais leur maîtresse, elle arriva tout à coup par la voiture de Planchet. Mais elle était si fatiguée qu'elle eut à peine la force de répondre quelques mots obligeants aux compliments empressés de ses subordonnés, et elle se retira sur-le-champ dans sa chambre. Du reste, elle paraissait plus abattue que jamais.

Le lendemain matin, avant l'ouverture du bureau, Thérèse était déjà près d'elle, et pendant que Valérie déjeunait silencieusement d'une tasse de lait, la factrice ne cessait de rôder, épiant l'occasion de questionner et d'être questionnée. Comme madame Arnaud se taisait, Thérèse lui demanda d'un ton obséquieux :

—Madame ne paraît pas remise de ses fatigues... Elle a fait un long voyage, sans doute ?

—Je croyais vous avoir dit, Thérèse, que je revenais de Paris, répliqua laconiquement la directrice.

—Si loin que cela ! A la vérité, on voyage si vite avec les chemins de fer !... Et les affaires qui ont appelé madame à Paris se sont terminées à sa satisfaction sans doute ?

—J'ai pu assister aux derniers moments d'une parente, et j'ai rempli des devoirs pieux auprès de personnes que j'aime, répliqua Valérie avec un accent mélancolique ; mais ces détails ne sauraient avoir aucun intérêt pour vous... Parlons plutôt, ma chère Thérèse, de ce qui s'est passé ici pendant mon absence.

—Ah ! madame, j'ai reçu la visite de l'inspecteur des postes ces jours derniers ; il était furieux que vous fussiez partie sans sa permission. Quoi que j'aie pu dire, il est capable d'avoir fait un rapport contre vous...

—Eh bien ! Thérèse, il en sera pour ses frais. J'ai quitté momentanément ma résidence en vertu d'une permission de l'administration centrale, et je n'ai à craindre aucun reproche. L'inspecteur doit savoir tout cela maintenant, car, à Paris, j'ai eu l'honneur de voir le directeur général en personne... Du reste, Thérèse, le bureau était entre bonnes mains, vous êtes une fille entendue, ponctuelle, et je n'avais aucune inquiétude à votre égard.

—Madame est trop indulgente, répliqua Thérèse, dont la figure bouffie s'empourpra d'orgueil et de joie. En effet, vous pouvez examiner les registres et vous assurer comme tout a été tenu pendant votre absence. J'écris lentement, c'est vrai, et je ne suis pas toujours sûre de mon orthographe ; mais il faut voir mes additions, mes taxes de lettres, mes envois d'argent ! et si l'on trouve une erreur d'un seul centime... Quant aux vêtements de madame, je n'en ai pas eu moins soin, j'ai repassé moi-même son linge, et elle trouvera dans ce tiroir tous ses beaux jupons brodés.

—Laissons mes jupons, ma chère, interrompit Valérie avec impatience, tout à l'heure je vérifierai vos livres et vous me rendrez vos comptes... En attendant, ne pouvez-vous m'apprendre les nouvelles du pays ?

Les traits de la factrice se rembrunirent.

—Il y a ici de bien méchantes gens, madame, répliqua-t-elle, et il s'y fait de vilains propos. Nul n'est exempt de pareilles attaques, mêmes les personnes les plus honnêtes, les plus respectables.

—Comme vous dites cela, Thérèse, on croirait que c'est contre moi que s'est exercée la malignité publique !

Thérèse essaya de nier, mais elle se défendait mal et Valérie insista pour obtenir une réponse catégorique. Poussée à bout, la brave fille finit par raconter comment M. de Puy-sieux avait rencontré, à la bergerie du val de la Fontaine, les dames de Vaublanc et plusieurs autres personnes pendant un orage, et comment le baron s'était permis les propos les plus

offensants au sujet de la directrice des postes de Saint-Martin. A la première mention de Puy-sieux, Valérie dit avec amertume :

—Ah ! cet homme n'a-t-il pas encore quitté le voisinage ? Je ne voulais pas frapper un ennemi par terre, mais j'aurais dû songer qu'un serpent, qui n'a pas la tête écrasée, essaye toujours de siffler et de mordre.

Elle écouta tranquillement le récit de Thérèse.

—Pendant mon absence, les dames de Vaublanc n'ont-elles pas envoyé demander de mes nouvelles ?

—Non, madame, elles ne se sont pas informées de vous, et M. Charles, qui vient chaque jour chercher les lettres, ne prononce plus votre nom. Pourtant, autrefois, il n'entraît jamais au bureau sans vous complimenter de la part de ses maîtresses.

—Il y a en effet quelque chose là-dessous... Ah çà ! Thérèse, vous qui savez tant de choses, pouvez-vous encore me dire si M. de Puy-sieux est retourné à la Bastide-Vialard ?

—Dumoulin prétend l'avoir vu rôder plusieurs fois autour de la maison.

—Quoi ! serait-il rentré en grâce auprès du comte de Vaublanc ?

—Oh ! pour cela, non, madame, et je ne crois pas qu'il y rentre jamais.

—Pourquoi donc, Thérèse ?

—Parce que l'autre jour M. le comte lui a écrit un billet très-court et très-sec, où il disait qu'il remerciait M. de Puy-sieux du service qu'il avait rendu à ces dames au val de la Fontaine, mais que "les circonstances" ne lui permettaient d'avoir à l'avenir aucune espèce de relations avec M. de Puy-sieux. C'était clair, n'est-ce pas ?

—Très-clair ; seulement vous, Thérèse, comment pouvez-vous être si exactement renseignée sur le contenu de cette lettre ?

—Mon Dieu ! madame, la chose est très-simple... La lettre a passé par mes mains, et, comme elle était écrite sur un simple chiffon sans enveloppe, je n'ai pas cru faire mal à regarder à travers le papier.

—C'était fort mal, au contraire, et je vous défends, Thérèse, de commettre de semblables indiscretions tant que vous serez sous mes ordres... Gardez-vous de l'oublier.

—Mon Dieu ! madame, répliqua la factrice avec confusion, j'agissais bien innocemment. Du temps de madame Chervis nous ne nous gênions pas, quand nous avions des loisirs, pour jeter un coup d'œil par-là sur les dépêches dépourvues d'enveloppes. Mais puisque cela vous déplaît, je jure bien...

—Ne jurez pas, Thérèse, vous êtes honnête et pieuse, votre parole me suffit. Songeons à notre besogne... Cependant, un mot encore : Savez-vous où en sont les affaires de M. de Vaublanc ?

—Les affaires vont de mal en pis à la Bastide, madame. Il y aura certainement bientôt une catastrophe de ce côté.

Madame Arnaud soupira, mais il ne lui fut pas possible, en ce moment, de demander d'autres explications, l'heure étant venue d'ouvrir le bureau pour recevoir le public. D'ailleurs, la directrice avait à examiner la gestion de Thérèse pendant son absence. Tout se trouva dans un ordre parfait, les registres étaient admirablement tenus, les comptes étaient à jour. Madame Arnaud complimentait la factrice de son zèle et de son intelligence, quand Thérèse dit tout à coup :

—Ah ! madame, j'oubliais... Une lettre vous attend ici depuis dimanche, et je crois avoir reconnu l'écriture de la bonne madame Chervis, mon ancienne maîtresse... Certainement il y a dedans un mot de souvenir pour moi !

Et elle remit à la directrice la lettre annoncée, qui venait en effet de madame Chervis. Valérie crut d'abord qu'il s'agissait d'un de ces avis que les employés d'une même administration se transmettent fréquemment pour les besoins du service, et elle la prit avec distraction, mais à peine eut-elle jeté les yeux sur le contenu qu'elle devint plus attentive. Cette lettre, assez singulière, était ainsi conçue :

« Chère madame,

« Vous n'avez pas eu la moindre pitié de ma curiosité, et vous mériteriez bien que, pour vous punir, je ne vous donnasse pas un avis qui pourra vous être utile. Mais je suis bonne "camarade" et je dois vous avertir amicalement de choses qu'il vous importe de connaître.

« Notre inspecteur, qui a passé par ici ces jours derniers, en revenant de Saint Martin, où il ne vous avait pas trouvé à votre poste, a recueilli dans le pays des bruits fort injurieux sur votre compte. Ces bruits certainement ne sont pas fondés ; mais vous savez combien l'administration est sévère, et s'ils arrivaient aux oreilles des chefs, ils pourraient produire le plus fâcheux effet. Si l'on en croyait ces rumeurs, vous seriez une grande dame déchaînée qui aurait laissé de vilains souvenirs dans un département éloigné de celui-ci, vous auriez fait mourir votre mari de chagrin, après l'avoir indignement trompé et l'avoir ruiné par vos folles dépenses, etc., etc. J'en passe et des plus horribles.

« Vous le voyez, ma chère, je n'y vais pas par quatre chemins et je vous dis crûment la chose ; c'est mon caractère. Comme il est toujours bon d'imposer silence à la calomnie, si absurde qu'elle soit, vous ne persisterez pas, je l'espère, dans votre système de mutisme absolu, et vous voudrez bien m'apprendre le plus tôt possible ce que je dois savoir, pour rembarquer vertement dans l'occasion les faiseurs de commérages.

« En ce qui me concerne, je n'ai pas à me louer de mon changement de résidence. Mon nouveau bureau, quoiqu'un peu mieux rétribué que le vôtre, ne me satisfait guère. On est accablé de besogne, service de nuit, pas un instant de repos. Combien je regrette mon cher bureau de Saint Martin, où je vivais si tranquille et si heureuse ! L'ambition m'a perdue ! Le paye où je suis est maussade ; les habitants y sont inhospitaliers, tracassiers, exigeants... »

Madame Chervis continuait sur ce ton pendant trois énormes pages ; elle terminait en demandant de nouveau avec instance les moyens d'imposer silence à la calomnie qui s'acharnait contre sa compagne.

Evidemment le but principal de madame Chervis avait été de contenter l'ardente curiosité dont elle avait donné des preuves, dès le premier jour, à l'égard de Valérie. Cependant la jeune directrice, après avoir lu cette épître étrange, demeura profondément accablée.

—Quoi ! madame, vous pleurez ? demanda Thérèse avec plus de sympathie que de tact.

Valérie s'empressa d'essuyer ses yeux.

—J'ai tort, dit elle ; ces sottises ne devraient pas faire couler mes larmes, quand j'ai eu dans le passé, quand j'ai encore dans le présent, tant de motifs légitimes d'en répandre... Mais si ridicule que soit un mal, n'est-il pas toujours le mal ?

Après avoir un peu réfléchi, elle se leva.

—Je veux voir, dit-elle, jusqu'à quel point ces calomnies ont pu m'aliéner l'estime et l'affection des habitants du pays. Thérèse, je suis si contente de votre zèle, de votre habileté à me suppléer, que je vous laisserai aujourd'hui encore la garde du bureau. Je vais faire quelques visites d'arrivée.

La factrice manifesta un grand embarras.

—Je conseillerais à madame, balbutia-t-elle, de s'assurer d'abord... Il y a des personnes si mal disposées !

Valérie, sans l'écouter, entra dans sa chambre.

Quelques instants après elle reparut, enveloppée d'un châle qui cachait l'élégance de sa taille, et le visage couvert d'un voile. Après avoir adressé certaines recommandations à Thérèse, elle sortit et descendit rapidement l'unique rue de Saint-Martin.

A tout seigneur tout honneur ; sa première visite fut pour M. le maire. Elle trouva le bonhomme dans une salle basse, assez piètre qui lui servait de salon de compagnie. Ses lunettes de cornes sur le nez, il essayait de déchiffrer les pattes de mouche d'une pièce de procédure. Il accueillit Valérie avec un empressement marqué, mais dans lequel la directrice crut

voir du malaise. Après les compliments d'usage, il pria madame Arnaud de lui lire la pièce qu'il tenait à la main : « Il avait de si mauvais yeux !... » Madame Arnaud se prêta volontiers à son désir. La lecture achevée, M. le maire parla de son procès avec le voisin Chaudet pour les pâturages d'en bas. Il fut impossible à Valérie de lui arracher un mot en dehors de ces affaires litigieuses, et elle dû se retirer avec la pensée que le fonctionnaire avait un peu exagéré, dans un but inconnu, ses préoccupations habituelles.

En quittant le maire, elle se rendit chez le docteur Régnier. Le docteur était absent et Valérie ne trouva au logis que madame Régnier, petite femme maigre, fluette, plate, à la mine négligée, au parler aigre et insinif. La maîtresse de maison qui était venue elle-même ouvrir la porte, exprima sèchement ses regrets de ne pas recevoir la visiteuse. « Le docteur était sorti, d'ailleurs, elle n'était pas encore habillée et elle n'avait pu mettre le salon en ordre. Elle ne pouvait donc se permettre de faire entrer une dame comme la directrice. » Valérie ayant répondu qu'elle désirait seulement passer quelques minutes avec l'excellente madame Régnier et que la toilette n'importait guère, on répliqua d'un ton plus sec encore « qu'on n'ignorait pas ce qui était dû à madame Arnaud, qu'on n'aurait garde de manquer aux égards qu'elle méritait. » Et une révérence moitié cérémonieuse, moitié ironique, rompit l'entrevue. Forcée fut donc à Valérie de se retirer, plus affligée qu'irritée de ces procédés insultants.

Elle se rendit alors à la maison curiale, pensant que si elle devait trouver quelque part justice et charité, ce devait être là. Cette maison était située au fond d'un jardin et l'on y arrivait par une tonnelle de vigne qui, dans cette saison de l'année, était couverte de pampre luxuriant. Or, comme Valérie s'engageait sous ce long berceau de verdure, elle crut voir quelqu'un se retirer précipitamment d'une fenêtre du rez-de-chaussée, et au moment où elle approchait de l'habitation, elle entendit claquer une porte de derrière. Quand elle eut sonné, la servante du curé, vieille commère à l'air béat, au parler lent et pâteux, vint ouvrir. En reconnaissant madame Arnaud, elle prit une mine piteuse et consternée : « M. le curé serait désolé de ne pas s'être trouvé chez lui pour recevoir madame la directrice, mais il sortait à l'instant pour faire sa promenade quotidienne, en lisant son bréviaire. Quel contretemps ! ces choses-là n'arrivent qu'à lui, etc. » Valérie interrompit ces doléances, qui menaçaient de se prolonger indéfiniment, et après avoir chargé la servante de ses compliments pour le curé absent, elle s'éloigna.

Si habituée qu'elle fût aux injustices du monde, elle était fort découragée. Elle se croyait sûre que le curé, bon et simple vieillard dont elle avait reçu autrefois des preuves d'affection, s'était enfui à son approche, et cette conviction la navrait. Une épreuve non moins douloureuse lui était encore réservée.

Comme elle parcourait la grande rue du bourg, elle se trouva tout à coup face à face avec Jeanne et Suzette Marsais qui revenaient des champs, un faix d'herbes sous le bras. L'une et l'autre semblaient ne pouvoir éviter la directrice, et Suzette marcha franchement à elle. Jeanne, au contraire, fit un mouvement pour retenir sa fille et lui dit quelques mots à voix basse. Toutefois Suzette ne tint pas compte de ces aveuglements, et comme elle continuait d'avancer, Jeanne fut obligée de la suivre.

—Ah ! madame la directrice, dit la jeune fille avec chaleur, vous voici donc revenue parmi nous ! Cela me fait plaisir, madame, grand plaisir, je vous assure !

Et, en effet, la joie de Suzette paraissait sincère, quoiqu'elle fût mêlée d'embarras.

—On disait que vous ne reviendriez plus ! ajouta la mère machinalement.

—Et peut-être, reprit la directrice d'un ton de reproche, n'aurais-je pas laissé ici un grand vide !... Mais je vois avec satisfaction que cette chère enfant devient chaque jour plus fraîche et plus forte ; tout danger est passé pour elle, main-

tenant... Suzette, continua-t-elle en baissant la voix, j'ai apporté de Paris quelque chose pour vous. Quoique accablée de douleur, une personne, qui éprouve de l'intérêt pour vous, m'a chargée de vous remettre une petite offrande. Venez me voir quand vous voudrez, vous ou votre mère, et je m'acquitterai de ma commission.

Suzette et Jeanne se regardèrent.

—Madame la directrice, dit enfin Jeanne d'un ton résolu, la petite et moi nous vous sommes bien reconnaissantes de vos bontés, mais, à vrai dire, elles ne nous sont plus nécessaires. Suzette est guérie, comme vous voyez; d'ailleurs, notre état va encore un peu, sans compter que nous gagnons de l'argent d'un autre côté...

—Fort bien, Jeanne; mais je ne tiens pas moins à vous remettre ce que j'ai reçu pour vous.

—Donnez-le à d'autres qui en ont plus grand besoin; quant à nous, nous sommes décidées à ne plus rien accepter de... de personnes que nous ne connaissons pas suffisamment, et... Mais, viens-t'en, la Suzette, tu sais bien que nous sommes pressées.

Et elle voulut entraîner sa fille; celle-ci, touchée de l'affection qui se peignait sur le visage de la directrice, dit rapidement à Valérie :

—Oh! j'irai, madame, j'irai, je vous le promets et je vous serai bien reconnaissante...

Un mouvement brusque de sa mère lui coupa la parole, et elles continuèrent leur chemin, bien que Suzette retournât plusieurs fois la tête pour regarder la directrice.

—Combien il faut que la calomnie ait fait de ravages, murmura-elle en s'éloignant de son côté, pour avoir changé à ce point ces deux pauvres créatures! Mais je boirai le calice jusqu'à la lie; je vais me rendre à la Bastide-Vialard... Aussi bien, c'est là surtout que ces mensonges peuvent avoir le plus funeste résultat.

Et elle gagna l'avenue qui conduisait de la grande route à l'habitation du comte de Vaublanc.

II

LE SALON DE MARBRE

Comme nous l'avons dit, la Bastide-Vialard ne se trouvait pas à plus d'un quart de lieue du bourg de Saint-Martin, et le trajet, qui s'accomplissait à l'ombre d'arbres magnifiques, sur un tapis de gazon, ne présentait rien de fatigant. Aussi la directrice des postes, surexcitée d'ailleurs par ses réflexions, ne mit-elle pas beaucoup de temps pour le faire et elle atteignit sans encombre la grille dorée de cette magnifique demeure.

Or, elle reconnut du premier coup d'œil que tout n'était pas à la Bastide dans l'ordre accoutumé. La grille demeurait ouverte, selon l'usage, mais il n'y avait personne dans la loge du portier pour répondre aux visiteurs, pour écarter les rôdeurs et les vagabonds. La cour n'était pas vide cependant; deux espèces de char à bancs, assez mesquins, stationnaient près de la fontaine jaillissante, et ils étaient encore attelés de rosses poussives, qui, n'ayant pas été jugées dignes d'entrer dans les belles écuries du château, mangeaient leur botte de foin sur le pavé. Voitures et attelages étaient confiés à la garde de deux paysans qui, assis sur la margelle du bassin où s'échappaient les eaux, causaient tout bas et jetaient parfois des regards impatients vers la maison.

Tout cela était du plus fâcheux augure. Madame Arnaud, après avoir pénétré dans la cour, ne savait à qui s'adresser, et elle allait s'approcher de ces deux hommes, quand elle s'aperçut qu'ils étaient eux mêmes étrangers au logis. Aussi changeant d'idée, marcha-t-elle directement vers le bâtiment principal. Dans le vestibule, elle rencontra plusieurs valets qui chuchotaient, et parmi eux elle reconnut Charles. Celui-ci s'avança d'un air gêné; et quand Valérie lui eut exprimé le désir de voir le comte et la comtesse de Vaublanc, il répondit en balbutiant qu'ils n'étaient pas visibles, qu'ils étaient occupés de graves affaires et ne pouvaient recevoir personne. Cependant, madame Arnaud insista tellement pour être admise que Char-

les finit par l'introduire dans le salon de marbre où il la laissa pendant qu'il allait avertir ses maîtres.

Lorsque la directrice entra dans cette pièce, où des stores épais n'admettaient qu'une lumière insuffisante, deux personnes s'y trouvaient déjà, deux visiteurs, sans doute les propriétaires des chars à bancs qu'elle avait vus dans la cour. Mais, ou ils ne se connaissaient pas, ou ils avaient des raisons de ne pas se parler, car chacun d'eux avait pris place à une extrémité du salon. L'un, en grande redingote bleue, en chapeau à larges bords, avait l'apparence d'un ouvrier enrichi; la tête penchée sur sa poitrine, le chapeau enfoncé sur les yeux, il était plongé dans de profondes méditations. L'autre, tout vêtu de noir, ayant la tournure d'un homme de loi, tenait à la main un rouleau de papiers qui semblaient être des pièces de procédure, il ne partageait pas la sombre résignation de son compagnon, et de ses doigts osseux il tambourinait avec impatience sur une table. À la vue de madame Arnaud, il s'était levé à demi et avait ébauché une salutation; mais l'autre, après avoir jeté sur elle un regard oblique, était retombé aussitôt dans son immobilité et n'avait même pas porté la main à son chapeau. La directrice, de son côté, n'ayant rien à dire à ces inconnus et ne tonant aucunement à entrer en conversation avec eux, s'assit dans un coin, après leur avoir adressé une courte révérence.

Un quart d'heure s'écoula. Charles ne revenait pas et rien ne troublait le silence de cette salle obscure. On y entendait distinctement le tic-tac monotone de la pendule de bronze qui décorait la cheminée; le moindre mouvement des visiteurs y éveillait comme de faibles échos. Par intervalles, cependant, un murmure se confondait avec celui de la fontaine de la cour et on avait peine à distinguer des accents humains. Il y avait dans tout cela quelque chose de lugubre, qui eût serré le cœur aux personnes les plus indifférentes.

Enfin pourtant, un de nos visiteurs parut perdre patience; c'était celui que nous avons désigné comme un homme de loi. Il se leva d'un bond et dit tout haut, sans avoir l'air de s'adresser à ses compagnons d'infortune :

—Ah ça! n'en finiront ils pas? On ne dérange pas ainsi un notaire, que diable!... Mon temps est précieux, et quand je suis absent, les clercs ne font que baguenauder à l'étude... sans compter que des clients ont pu venir me demander pendant que l'on me retient ici.

Cette voix, qui interrompait tout à coup un long et religieux silence, fit tressaillir les assistants. Madame Arnaud ne répondit pas; mais l'autre visite, si morue jusque-là, recouvra la parole.

—Eh! morbleu! monsieur le notaire, dit-il avec rudesse, j'attends bien, moi... moi qui aurais le droit d'entrer ici la tête haute, moi qui suis l'associé du maître de la maison! Vous le voyez; quand, accablé par le malheur, je me présente pour réclamer l'exécution d'engagements sacrés, on me fait faire antichambre pendant une heure... Ah! si, au lieu de venir annoncer ma ruine complète, je venais annoncer le partage des bénéfices considérables qu'on avait espérés, on me recevrait à bras ouverts!... Mais, on ne m'évincera pas ainsi! j'ai des droits, et je saurai les défendre.

Le notaire avait écouté d'un air moqueur ces doléances.

—Allons! allons! monsieur Fortin, répliqua-t-il en haussant les épaules, ne parlez pas si haut de votre ruine. Si vous êtes lancé dans les grandes entreprises, si vous avez un maniement de fonds considérables, c'est grâce à cet excellent comte de Vaublanc, qui avait confiance entière dans votre capacité et qui se trouve aujourd'hui précipité dans l'abîme bien plus profondément que vous encore, car il tombe de plus haut. Cependant ne vous déssolez pas; le compte s'occupe en ce moment de réunir une forte somme pour vous donner le moyen de continuer vos travaux. L'argent est prêt et, s'il faut le dire, il est déposé entre mes mains; seulement le prêteur exige la signature de madame la comtesse, qui possède de son chef de très-grands biens. Par malheur, continua-t-il d'un ton différent, je commence à croire que madame de Vaublanc n'est

pas très-pressé de se rendre aux volontés de son mari... Elle est conseillée par mon confrère Billardin, un poltron aux idées étroites, qui voit partout des difficultés.

Fortin écoutait attentivement toutes ces explications.

—Quoi donc? demanda-t-il avec un reste de défiance, ce n'est pas pour dresser un acte conservateur des propriétés de M. de Vaublanc, pour frustrer ses créanciers du gage qui leur appartient déjà, que l'on vous a mandé?

—Vous ne connaissez pas le comte et sa probité chevaleresque, répliqua le notaire; je vous répète qu'au contraire il est disposé à donner son dernier écu pour faire honneur à ses engagements, en attendant des chances plus favorables. Si donc il parvient à vaincre la résistance possible de madame de Vaublanc...

Ici les deux interlocuteurs baissèrent la voix; mais Valérie en savait assez pour comprendre quels importants intérêts s'agitaient en ce moment à la Bastide. Aussi songeait-elle à se retirer, quand la porte du salon se rouvrit; Charles vint dire d'un ton maussade à la directrice que M. et madame de Vaublanc étaient décidément dans l'impuissance de recevoir personne ce jour-là et qu'ils la priaient de les excuser.

—J'ai reçu une verte semonce, poursuivit le domestique, pour être entré sans ordre dans le cabinet où se trouvent monsieur et madame, et peut-être serai-je renvoyé en punition de ma faute... Mais bah! pour le temps que nous avons tous à passer ici maintenant, nous ne risquons pas grand'chose!

Madame Arnaud se leva, sortit, et Charles ne songea pas à l'accompagner, car il avait été retenu par le notaire et par Fortin qui lui parlaient bas et semblaient le solliciter de tenter une nouvelle démarche, à laquelle il se refusait.

Valérie, en se retirant, ne savait si elle devait plus s'indigner de cette espèce d'affront que plaignre ceux de qui elle le recevait. Cependant, comme elle traversait le vestibule alors désert, elle s'entendit appeler doucement par Emma, qui paraissait la guetter au passage.

Mademoiselle de Vaublanc, vêtue d'une simple robe blanche et tête nue, était toujours charmante de nature! et de vivacité. Elle embrassa Valérie avec transport.

—Ah! chère dame, lui dit-elle, vous voilà donc de retour? que Dieu soit loué!... J'aurai plus de courage quand je saurai près de moi une amie telle que vous.

—Une amie, Emma! demanda la directrice avec un sourire mélancolique, n'êtes-vous pas bien hardie de me donner ce titre?

Emma se troubla, comme si quelque recommandation pressante se fût alors présentée à son esprit.

—Vous êtes fâchée sans doute, reprit-elle, que mon père et ma mère aient refusé de vous voir? Ne soyez pas offensée, je vous en conjure; vous êtes venue dans un moment funeste. Longtemps, toujours jusqu'ici, cette maison a été une maison de plaisir et de prospérité; maintenant on y souffre et y pleure.

En effet, la pauvre enfant elle-même avait les yeux rouges et battus. Cette remarque toucha la directrice:

—Chère Emma, lui dit-elle, je n'affecterai pas d'être indifférente à un refus qui, dans les circonstances où je me trouve, peut être interprété contre moi; cependant j'en suis moins affligée que de l'état de trouble et de chagrin où me paraît plongée aujourd'hui votre famille.

—Ah! ma bonne madame Arnaud, reprit mademoiselle de Vaublanc en laissant librement couler ses larmes, qui n'eût dit que de pareilles scènes éclataient chez nous? Il paraît qu'il s'agit d'affaires d'argent; or, voyez comme je suis malheureuse! Je suis riche, moi, par suite du legs d'un de mes oncles, et il ne m'est pas permis de disposer de ma fortune pour empêcher mon père de se tourmenter, pour faire cesser les angoisses de ma mère... Je ne peux rien pour eux, parce que je suis trop jeune, parce que je suis mineure, comme ils disent... n'est-ce pas que les lois sont absurdes, quand elles empêchent une fille de venir en aide à son père et à sa mère?

—Ne blâmez pas trop la loi, mon enfant, elle a son bon côté... Mais pardon! je ne dois pas vous retenir, car, si je ne

me trompe, ce n'est pas de l'aveu de vos parents que vous vous trouvez sur mon chemin?

Emma baissa la tête avec embarras.

—Ainsi donc, reprit la directrice, l'influence mauvaise, qui s'attache à moi depuis mon retour à Saint-Martin, me poursuit jusque dans cette maison?

—Madame, chère amie, balbutia Emma, j'espère dans un moment plus tranquille faire comprendre à ma mère...

—En effet, votre mère a pu seule prêter l'oreille à la calomnie, car M. de Vaublanc sait bien si j'ai mérité la réprobation dont on essaye de me frapper... Enfin vous devez obéir à votre mère, Emma, et je vais vous quitter... Permettez-moi seulement de vous dire un avis: j'ai quelques raisons de penser que, malgré le passé, toutes relations ne sont pas rompues entre vos parents et le baron de Puyseux; or, pour votre mère, pour votre père, pour vous-même, le baron est plus à redouter qu'un tigre déchaîné.

—Que dites-vous, madame? reprit Emma avec étonnement: M. de Puyseux a répandu sur vous, je le sais, des bruits absurdes et mensongers; mais, dans l'affaire du duel, ne s'est-il pas montré généreux?

—Généreux... lui! Emma, est-ce que votre père, qui était présent à cette rencontre et qui connaît la vérité, aurait vanté la générosité du baron?

—Mon père est entièrement absorbé par ses affaires. Depuis le duel, il ne parle jamais de M. de Puyseux, et quand ma mère ou moi nous voulons prononcer ce nom, il nous interrompt avec impatience.

—Vous voyez bien! Aussi madame de Vaublanc et vous, Emma, devez-vous imiter la réserve du comte. Celui dont nous parlons rôde autour de cette maison, épiant la moindre circonstance favorable à ses mauvais desseins. Une fausse démarche, une parole imprudente de quelqu'un de vous, pourrait avoir des conséquences funestes.

—S'il en est ainsi... mais comment prévenir ma mère, qui ne paraît nullement désabusée au sujet de M. de Puyseux? Je ne saurais lui dire d'où me viennent ces informations...

Elle s'interrompit pour écouter. Des cris aigus partaient du cabinet du comte.

—Mon Dieu! qu'est-il arrivé? demanda-t-elle en pâlisant.

Une femme de chambre parut tout effarée.

—Mademoiselle, dit-elle, venez vite! madame la comtesse a été prise d'une de ses crises nerveuses.

—Ma mère! ma pauvre mère! s'écria Emma hors d'elle-même.

Et elle suivit en courant la femme de chambre, sans même dire adieu à madame Arnaud, qui partit le cœur navré.

La directrice, en retournant à Saint-Martin, avait oublié tous ses chagrins personnels pour ne songer qu'à ceux de la famille de Vaublanc; mais ce qui l'inquiétait plus encore que la ruine imminente de cette famille, c'était la sécurité obstinée et inaltérable de la comtesse à l'égard du baron de Puyseux. Or, cette sécurité, elle était à peu près sûre qu'Emma n'oserait la troubler. La comtesse passait dans le voisinage pour être frivole, capricieuse, imprudente, quoique sa réputation fut intacte, et Valérie avait eu déjà l'occasion de s'assurer combien l'opinion publique avait raison. On pouvait donc craindre que Puyseux, dont la directrice connaissait l'adresse et la perversité, n'employât quelque ruse infernale pour tromper une femme de ce caractère, surtout quand elle était déjà bien leversée par des luttes domestiques. Cependant, comment la prévenir, si Emma ne se chargeait de cette tâche? Une lettre de Valérie n'aurait sans doute aucune influence sur madame de Vaublanc, et même cette lettre serait-elle lue? Quant à tenter une nouvelle visite à la Bastide, la directrice sentait que sa dignité ne le lui permettait pas jusqu'à nouvel ordre.

Madame Arnaud n'était pas encore parvenue à résoudre ces difficultés quand elle atteignit les premières maisons du boug. En approchant de sa maison, elle fut tout étonnée de voir un cheval de main attaché à un anneau de fer près de la porte d'entrée. Pensant que ce pourrait être l'inspecteur des postes

qui l'attendait au bureau, elle doubla le pas, et trouva, en effet, assis dans la salle basse, quelqu'un qui paraissait fort impatient de la voir, mais ce n'était pas l'inspecteur des postes ; c'était l'ingénieur Gérard.

La présence de personne au monde ne pouvait être plus agréable à Valérie en ce moment ; aussi fit-elle au visiteur l'accueil le plus empressé.

— C'est un heureux hasard qui vous amène, lui dit-elle ; vous porterez des secours et des consolations à certains de vos amis qui en ont grand besoin... car vous vous rendez à la Bastide sans doute ?

— Il est vrai, madame ; depuis cette malheureuse affaire je n'avais pas osé m'y présenter. mais le comte vient de mettre fin à mon exil par un billet pressant, quoique fort inquiétant dans son laconisme... Je me suis mis en route aussitôt, et je n'ai pas voulu passer à Saint-Martin sans vous donner une preuve de sympathie et de respect.

— Et peut-être aussi espérez-vous apprendre des nouvelles, répliqua Valérie finement, car le bureau d'une directrice de poste est, pour les petites localités, comme le cabinet du préfet de police ; tout s'y sait tôt ou tard.

En même temps elle congédia Thérèse qui n'eût pas été fâchée d'écouter et qui gagna la cuisine en rechignant. Demeuré seul avec Valérie dans la partie du bureau où le public n'était pas admis, Gérard reprit affectueusement :

— Si impatient que vous me supposiez au sujet des habitants de la Bastide Vialard, c'est de vous d'abord, madame la marquise, que je désire avoir des nouvelles. On m'avait assuré que vous étiez absente et je craignais fort de ne pas vous rencontrer à Saint-Martin. Sans doute cette absence n'avait pas pour cause un nouveau malheur dont vous auriez été frappée ?

Il fallait pourtant, monsieur Gérard, un événement sérieux pour me décider à quitter mon poste ; mais vous êtes assez mon ami pour que je vous dise la vérité. La comtesse de Bernay, ma tante, était gravement malade à Paris, et, croyant avoir des torts envers moi, elle voulait me voir avant de mourir. Pour satisfaire son désir, M. de Bernay s'est adressé au directeur générale et j'ai été mandée en toute hâte. Telle est la cause du départ subit qui a tant étonné les gens de ce pays. Arrivée à Paris j'ai trouvé ma tante expirante, elle m'a pour tant accueillie avec une bonté touchante, demandé pardon pour le passé et elle est morte comme une sainte, presque dans mes bras. Après quelques jours employés à consoler mon excellent oncle, j'ai dû m'empresser de revenir ici, où je suis arrivée seulement hier au soir.

— Quoi ! madame, reprit Gérard avec étonnement, le comte de Bernay n'a-t-il pas essayé de vous faire renoncer à ses fonctions si peu dignes de vous ? Lui qui est riche, en crédit, et qui, dans son isolement actuel, doit avoir tant besoin de votre tendresse filiale, n'a-t-il pas songé à vous offrir un asile honorable dans sa maison ?

— Il y a songé depuis longtemps, mais cette fois encore j'ai dû résister à ses instances. Il a d'autres parents qui, à la vérité, vivent éloignés de lui, mais qui seraient jaloux de la préférence qu'il me témoigne. Cependant il pourrait se faire... on pourrait trouver des combinaisons telles... Tenez, de grâce, nous occupons plus de moi, songeons plutôt à la malheureuse famille que vous allez visiter... jamais elle n'eut plus grand besoin d'un ami intelligent et dévoué tel que vous !

— Je m'en doutais, dit l'ingénieur avec tristesse, des bruits inquiétants sont parvenus jusqu'à moi. On assure que Vaublanc est déjà l'objet de poursuites actives, ne pourriez-vous me dire, madame la marquise, ce qu'il y a de certain dans ces rumeurs ?

La directrice lui apprit ce qu'elle savait.

— Je m'explique maintenant, reprit Gérard, pourquoi M. de Vaublanc, après m'avoir témoigné tant de froideur, s'est décidé à me rappeler auprès de lui... Mais, bon Dieu ! quel secours peut-il attendre de moi dans les circonstances présentes ? J'ai déjà représenté au préfet que ce marché Fortin, ruineux pour le comte, devait être annulé et que tout au moins l'ad-

ministration ne pouvait se refuser d'accorder aux entrepreneurs du tunnel de... un large subside, il s'agit en effet de difficultés que nul ne pouvait prévoir et qui doivent être considérées comme des accidents de force majeure... Le préfet a écrit en ce sens au ministre, et d'autre part je sais que la compagnie représentée par M. de Vaublanc conserve quelques chances d'obtenir la concession du chemin de fer des Corniches. Toutefois, bien des intérêts opposés, bien des intrigues peuvent contrarier nos vœux...

— Ne vous découragez pas, mon cher Gérard, répliqua Valérie ; peut-être trouverai-je quelqu'un pour secondar vos efforts. M. de Bernay est l'intime ami de M.***, le nouveau ministre, et mon oncle, à qui j'ai parlé de mon affection pour Emma de Vaublanc, m'a promis d'agir en faveur de sa famille.

— Je sais, madame la marquise, combien est grand et légitime le crédit de M. de Bernay ; mais quand même nous réussirions, croyez-vous que ce succès arriverait à temps ? Vous le voyez, on parle de saisie, de faillite... et les décisions administratives ne se prennent pas du jour au lendemain !

— Si pressant que soit ce danger, Gérard, répliqua Valérie en baissant la voix, il en est un autre plus pressant encore pour les habitants de la Bastide-Vialard.

— Quel est-il donc ?

— C'est celui qui résulte du séjour de M. de Puyieux dans le voisinage, je soupçonne quelque machination de la part de cet homme et il importe que vous mettiez en garde contre lui la comtesse de Vaublanc.

Les traits du jeune ingénieur se rembrunirent :

— Madame, reprit-il froidement, vous ne vous étonnez pas que j'éprouve quelque répugnance à parler, soit en bien, soit en mal, de M. de Puyieux. Il existe encore bien des obscurités dans sa conduite à mon égard, mais, à n'en juger que sur l'apparence, il a été pour moi un adversaire loyal. Au lieu de se servir de son adresse extraordinaire, il m'a épargné, tandis que j'avais le malheur de le blesser...

— Ne lui soyez pas reconnaissant de sa magnanimité, interrompit Valérie, car elle n'a pas été volontaire. Avez-vous oublié ces papiers qui sont arrivés au moment le plus inattendu et ont brusquement terminé le combat ? Puyieux obéissait, soyez en sûr, à une influence contre laquelle il eût essayé vainement de se débattre... Je croyais pourtant, monsieur, vous avoir fait comprendre combien cet homme était vil et méprisable. Il est perdu de réputation, réduit aux plus odieux expédients pour tenir un rang dans le monde, et je le soupçonne d'actions plus basses encore... Je n'exagère rien, Gérard, et M. de Vaublanc a les preuves de tout ce que j'avance, bien que, par une délicatesse excessive ou peut-être une insouciance coupable, il n'ait pas jugé à propos de les communiquer à sa famille et à ses amis.

— Il suffit, madame ; j'avais deviné que vous étiez pour quelque chose dans la modération apparente de mon adversaire, mais j'avais besoin d'une affirmation positive... Enfin, puisque le baron vous paraît dangereux, nous serons sur nos gardes. Mais par quel moyen pourrai-je m'opposer à ses mauvais desseins, moi qui, selon toute apparence, séjournerai seulement quelques heures chez M. de Vaublanc ?

— Comme je viens de vous le dire, en prévenant la comtesse de se défier de lui, cet avis de votre part aura plus de chances d'être écouté que de ma part ou de la part d'Emma... Cependant, je ne cesserai pas de veiller pour rompre les trames de Puyieux. Réellement, les secrets les mieux cachés ont parfois un retentissement dans un bureau de poste, sans qu'on fasse rien pour les pénétrer, et ma vigilance pourra servir nos amis.

— Oh ! veillez, madame, veillez, je vous en prie, dit l'ingénieur avec chaleur en se levant, qui ne serait ému de pitié en songeant aux malheurs dont cette intéressante famille est menacée !... Mais il est temps de partir... un mot seulement, madame... Vous avez vu Emma, vous lui avez parlé, êtes-vous sûre, là... bien sûre, qu'elle n'aime pas M. de Puyieux ?

—Voilà ce que j'appelle poser franchement une question, dit la directrice en riant ; oh bien ! monsieur Gérard, je vous répondrai avec la même franchise. non, elle n'aime pas celui dont vous parlez. Je l'ai bien observée aujourd'hui et je n'ai vu, ni dans sa contenance ni dans ses paroles, rien d'alarmant pour vous.

—Que Dieu soit loué ! J'avais cru un moment... mais je m'étais trompé, sans doute... Chère marquise, mille remerciements pour cette bonne parole.

—Remarquez bien que je ne vous ai pas dit qu'Emma pût aimer une autre personne, et cela par l'excellente raison que je n'en sais rien... Mais allons ! monsieur Gérard, je ne vous retiendrai pas plus longtemps, car votre présence doit être nécessaire à la Bastide. Adieu donc, je vous verrai à votre départ sans doute ?

Gérard le promit ; après avoir reçu encore certaine recommandation de Valérie, il prit congé d'elle et partit pour la Bastide au galop de son cheval.

III

LA SCÈNE CONJUGALE

Nous sommes obligés ici de revenir un peu en arrière pour dire ce qui se passait à la Bastide-Vialard entre M. et madame de Vaublanc, au moment où la directrice s'y présentait inutilement,

Dans le cabinet du comte, vaste pièce encombrée de livres, de cartons et de papiers, les deux époux, assis en face l'un de l'autre, causaient avec vivacité. Il s'agissait, comme on le sait déjà, de faire signer à madame de Vaublanc un acte notarié, par lequel le mari était autorisé à emprunter une somme considérable sur les biens personnels de sa femme. Cet acte était étalé sur le bureau et on avait pris la précaution de placer à côté une plume déjà chargée d'encre, mais comme M. de Vaublanc s'attendait à quelque résistance de la part de la comtesse, il avait laissé le notaire au salon, afin de ne pas le rendre témoin d'une scène peut-être orageuse, et il s'évertuait à démontrer l'urgence et les avantages de la mesure proposée.

Or, la comtesse, toujours si rebelle aux affaires, n'avait pas en ce moment cet air langoureux, ennuyé, houreux, qu'elle prenait d'ordinaire quand il s'agissait d'autre chose que de plaisirs ou de futilité féminines. Elle se tenait droite, presque avec roideur ; son visage délicat était fort animé, ses narines roses se gonflaient d'obstination ; et, signe plus alarmant encore ! la symétrie des belles boucles blondes de sa chevelure était fort dérangée, sans qu'elle y prit garde. De son côté, M. de Vaublanc n'avait plus ce ton bref de l'homme d'affaires qui impose son opinion et n'admet d'objection d'aucune sorte ; sa voix, au contraire, était douce et insinuante ; il souriait, il flattait, il suppliait.

—Ma chère amie, disait-il, je vous le répète, il s'agit seulement d'un formalité, d'un expédient tout naturel pour gagner du temps, jusqu'à ce que les événements favorables que j'attends se soient réalisés. Cet imbécile de Billardin, qui vous conseille, n'entend rien aux affaires ; il n'a jamais été capable d'apprécier les chances d'une opération industrielle. Durand, qui est en ce moment au salon, juge mieux des choses, c'est lui qui s'est engagé à me procurer immédiatement les deux cent mille francs dont j'ai besoin, si vous consentez à signer ce papier sans importance. Dans un délai très-prochain, le chemin de fer des Corniches sera sans doute concédé à la compagnie dont je suis chef, et alors, grâce aux avantages qui me sont réservés, je pourrai non-seulement réparer mes pertes, mais encore je serai trois fois plus riche qu'auparavant.

—En ce cas, monsieur, pourquoi me dépouillerais-je de mon bien qui est aussi le bien de ma fille ? Si vous avez des espérances si certaines, pourquoi vos gens d'affaires ne prennent-ils pas patience jusqu'à ce qu'elles soient devenues des réalités ?

—Voyez donc ma position, chère amie, répliqua le comte en lui prenant les mains qui demeurèrent froides dans les siennes, il faut absolument que je mette un terme aux clabauderies et

aux actes hostiles de cette brute de Fortin, en lui fournissant l'argent nécessaire pour continuer les travaux, sinon toutes ces belles espérances avorteront inévitablement. Si je n'exécute pas nos conventions, il me fera déclarer en faillite, il fera saisir la Bastide et mes autres propriétés ; or, je vous le demande, le gouvernement pourrait-il concéder une grande entreprise à une compagnie dont le chef serait reconnu insolvable ? Au lieu de cela, consentez à mettre votre nom au bas de ce papier, et mes embarras cessent aussitôt ; j'impose silence aux rumeurs offensantes, qui commencent à se répandre contre moi, et j'ai le loisir d'attendre que la chance tourne en ma faveur.

—Mais si elle ne tourne pas ? répéta la comtesse ; Billardin prétend que vous pouvez fort bien ne pas obtenir la concession ; dans ce cas, vous auriez ruiné votre famille, sans autre résultat que de retarder de quelques jours une catastrophe peut-être inévitable... Or, sachez-le bien, monsieur, il me serait impossible de vivre dans la misère ; si nous perdions notre fortune, je ne me résignerai pas à cette catastrophe... Allons ! Vaublanc, devriez-vous me presser ainsi ? Je veux conserver mes biens pour vous en faire profiter, vous et votre fille, quand vous aurez perdu les vôtres.

La comtesse était émue en prononçant ces dernières paroles ; M. de Vaublanc, quoique la sentimentalité ne fût pas son fort et qu'il usât plus volontiers du langage de la raison, crut devoir employer à son tour l'attendrissement pour vaincre la détermination de sa femme.

—Chère Léocadie, reprit-il en pressant doucement la main qu'il n'avait pas quittée, croyez-vous que je voudrais vous exposer aux privations, à la pauvreté ? N'avez-vous pas assez éprouvé ma sollicitude pour vous pendant dix-huit années de mariage ? Devriez-vous, après tant d'années de bonheur sans nuages, vous défiger à ce point de ma prévoyance, ajouter foi aux paroles d'un méchant barbouilleur de papier timbré tel que ce Billardin, de préférence aux miennes ? Quant à notre chère Emma, vous savez bien qu'elle a une fortune indépendante et qu'elle ne peut manquer de rien, quoi qu'il arrive. Ah ! si la bonne et douce enfant pouvait disposer de ses biens, ce ne serait pas elle qui se ferait prier pour donner sa signature !

La comtesse s'agita sur son siège ; évidemment elle était ébranlée, et elle souffrait d'autant plus de ces reproches mesurés, que jusque-là son mari ne lui en avait adressé d'aucune sorte. Toutefois, cette impression dura peu.

—Monsieur, balbutia-t-elle, vous êtes injuste envers moi ; je remplis un devoir en résistant à vos désirs, et vous le reconnaîtrez vous-même plus tard, quand vos funestes illusions seront tombées... Cessez donc d'insister pour obtenir de moi ce que je ne peux, ce que je ne dois pas accorder.

M. de Vaublanc s'éloigna d'elle par un mouvement brusque.

—Fort bien, madame, reprit-il avec un accent qui devint tout à coup sombre et dur ; n'en parlons plus. Cependant, il importe que vous sachiez nettement qu'elles seront les conséquences de votre refus. Fortin et le notaire Durand attendent en bas le résultat de notre entretien ; je vais les congédier, leur apprendre que cet acte ne sera pas signé ; l'un et l'autre se retireront, irrités. Durand s'empressera d'annoncer à ses bailleurs de fonds que madame de Vaublanc refuse de venir en aide à son mari, et ce sera le dernier coup porté à mon crédit. De son côté, Fortin, n'obtenant de moi ni argent ni garanties, continuera les poursuites commencées ; tous mes biens seront saisis dans le plus court délai, ma ruine deviendra publique... Or, si vous ne pouvez supporter la misère, croyez-vous que moi, homme de cœur et gentilhomme, je pourrai supporter davantage l'humiliation et le déshonneur ?

Ces dernières paroles étaient accompagnées d'un regard qui leur donnait une signification terrible. La comtesse tressaillit en dépit d'elle-même.

—Monsieur, répliqua-t-elle, n'essayez pas de m'effrayer. Puisque vous êtes homme de cœur et gentilhomme, je devrais supporter avec courage les épreuves que le ciel vous envoie... Encore une fois, si je tiens à sauver ma fortune, c'est surtout afin de vous protéger, contre vous-même, de vous faire

partager le bien-être que je me serai assuré... Mais comme je suis délicate, malade, et comme certaines scènes pourraient me causer une impression dangereuse, vous trouverez bon, je l'espère, que ma fille et moi nous quittions la Bastide, pour nous retirer à ma propriété de Laborde. Là, nous attendrons la fin de vos embarras, et sans doute vous ne tarderez pas à nous rejoindre.

—Et moi, madame, répliqua M. de Vaublanc avec ironie, je compte bien que vous ne me causerez pas le chagrin de me quitter pendant cette crise. Vous ne voudrez pas me priver des consolations que je pourrais trouver dans la présence de ma fille, dans la vôtre, quand l'événement arrivera.

—Quoi ! monsieur, tenez-vous tant à me montrer cette maison envahie par des huissiers et des gens de justice ? Ne sauriez-vous pas m'épargner ces pénibles émotions ?

—La place d'une bonne et tendre épouse n'est-elle pas auprès de son mari ?

—Monsieur, ceci est de la cruauté, de la tyrannie... je partirai, malgré vous !

—Madame, ceci est de la révolte, et si vous méconnaissiez à ce point mon autorité... Mais, allons ! Léocadie, poursuivit le comte en reprenant sa voix caressante, ne nous emportons pas, cessons des menaces que ni vous ni moi nous n'oserions réaliser sans doute... Prenez confiance dans votre mari, dans le père de votre fille, qui vous aime l'une et l'autre et ne voudrait pas compromettre votre repos, votre avenir. Signez ce papier ; nous n'aurons plus à craindre aucune de ces extrémités si honteuses et si cruelles dont vous parlez.

—Je ne le veux pas, je ne le dois pas ! répondit madame de Vaublanc en s'agitant avec angoisse ; s'il faut l'avouer, mon père, que j'ai eu le malheur de perdre il y a peu d'années, s'était effrayé de la fièvre de spéculation dont il vous voyait atteint, et il m'a fait promettre en secret que je ne consentirais jamais, quelles que fussent vos instances, à aliéner les biens de ma dot. Ce fut lui qui désigna le notaire Billardin pour me servir de conseil, et Billardin suit à la lettre ses instructions... Vous respecterez, j'en suis sûre, monsieur, des scrupules de conscience qui ont une pareille origine.

—Eh ! votre père, madame, reprit M. de Vaublanc dans un transport de colère, n'était rien de plus qu'un obscur marchand de savon qui a usé toute son intelligence à s'enrichir... Vous feriez mieux de suivre les inspirations de votre cœur, les prescriptions de votre devoir, que les conseils, posthumes ou non, de votre père.

La comtesse se leva impétueusement.

—Vous méprisez mon origine, vous outragez la mémoire de mon père ! dit-elle hors d'elle-même ; c'est horrible, monsieur, et Dieu vous punira de cette mauvaise action ! Quant à moi, je ne signerai pas ce papier... Employez la force, si vous le voulez, frappez-moi... tuez-moi... Mais je ne signerai pas... jamais, jamais !

Elle fut prise d'une violente attaque de nerfs.

C'était alors que M. Vaublanc avait fait appeler Emma. On transporta la comtesse, presque sans connaissance, dans sa chambre, où sa fille et les femmes de la maison lui prodiguèrent les secours les plus empressés. Elle ne tarda pas à reprendre ses sens, et son premier mouvement fut pour renvoyer les personnes qui l'entouraient.

—Laissez-moi, dit-elle d'un ton brusque ; je n'ai plus besoin que de repos.

En effet, madame de Vaublanc avait l'habitude, à la suite de ses crises, de rester quelques heures enfermée chez elle ; aussi les femmes se retirèrent-elles sans répliquer. Mais Emma, tout en larmes, demeura près de sa mère. La comtesse s'en aperçut et se souleva impatientée sur son lit de repos :

—Laissez-moi aussi, Emma, reprit-elle ; je suis bien... fort bien... et je veux essayer de dormir. Allez trouver votre père ; si cruel qu'il ait été pour moi, je ne prétends lui enlever ni votre estime ni votre tendresse.

—Cruel ! lui ? répéta Emma en pleurant plus fort. Ah ! chère maman, il faut alors qu'il soit bien malheureux, car il s'est toujours montré si affectueux et si bon !

—A merveille, mademoiselle ; et c'est moi qui le ronds malheureux, n'est-ce pas ce que vous voulez dire ? J'étais bien sûre que vous prendriez parti contre moi... Je suis une pauvre abandonnée parce que j'ai eu l'énergie... Mais, encore une fois, laissez-moi et revenez seulement lorsque je vous ferai prévenir.

La pauvre Emma ne voulait pas s'éloigner ; enfin, craignant que son insistance ne déterminât une nouvelle crise, elle déposa un baiser sur la main de sa mère et sortit. Cependant, elle resta encore un moment derrière la porte, écoutant avec inquiétude. Comme tout demeurait silencieux dans la chambre de la malade, et comme on pouvait croire que la comtesse, s'était réellement endormie, elle se souvint que son père aussi devait avoir besoin de consolations, et elle se retira sur la pointe du pied pour se rendre au cabinet du comte. M. de Vaublanc ne s'y trouvait déjà plus. Emma entendit sa voix dans le salon de marbre, mêlée à d'autres voix irritées. Redoutant de nouveaux malheurs, elle courut au salon.

Le comte y était, en effet, pâle, le front crispé. A ses pieds on voyait les fragments de l'acte que la comtesse avait refusé de signer et qu'il venait de déchirer en présence du notaire Durand et de Fortin.

—Messieurs, disait-il avec effort, j'ai prévu toutes les conséquences de ma décision, et je suis prêt à les subir... Pardon, mon cher Durand, continua-t-il en s'adressant au notaire ; je vous sais gré de votre bonne volonté, mais je n'avais pas assez réfléchi en prenant un engagement dont madame de Vaublanc vient de me faire comprendre le danger ; je vous tiendrai compte de vos frais d'acte et de déplacement.

—Voilà une affaire fort désagréable, répliqua le notaire avec humeur ; j'avais eu une peine infinie à me procurer ces deux cent mille francs, et, au moment où je crois les difficultés levées, il se trouve que j'ai perdu mon temps... Mais songez-y bien, monsieur le comte, plus tard il ne sera pas possible de revenir sur votre refus ; dès demain les fonds recevront une autre destination, je vous en avertis ; les bons placements ne manquent pas à mon étude !

—Vous agirez comme vous l'entendrez, répliqua Vaublanc avec un soupir.

—Allons donc, monsieur Durand, reprit Fortin à son tour avec indignation, vous, homme d'expérience, êtes-vous dupe d'une pareille comédie ? Ne voyez-vous pas qu'on veut se jouer de nous, qu'on a jamais eu l'intention de signer l'acte dont il s'agit ? On n'aura garde de se désaisir de ses biens ; on est bon mari et bon père ; on se doit à sa famille... On restera riche du chef de sa femme et de sa fille ; on continuera d'habiter un château, d'avoir une table somptueuse, de se promener dans une belle voiture, de vivre en grand seigneur, et, pendant ce temps, on laissera ses créanciers se dépêtrer comme ils pourront du gâchis où on les a mis.

—Assez, monsieur... Taisez-vous et sortez ! cria M. de Vaublanc indigné.

—Je ne veux pas me taire et je sortirai quand il me plaira, répliqua l'entrepreneur avec grossièreté ; ou bien si je sors d'ici, j'y rentrerai bientôt avec mon huissier, et alors vous en sortirez à votre tour. J'ai obtenu un jugement contre vous, vous le savez bien, et je ne me laisserai pas plus longtemps tromper par vos grands airs et vos belles paroles.

—Misérable ! gronda le compte.

Et il s'avança vers Fortin pour le frapper.

Mais il fut retenu par Durand, tandis que sa fille se précipitait au-devant de lui en s'écriant :

—Mon père, au nom du ciel, songez à ce que vous allez faire ! M. de Vaublanc se calma tout à coup et parut regretter son emportement. Après s'être dégagé des étreintes du notaire et de celles d'Emma, il reprit avec dignité, quoique sa voix fût encore un peu tremblante :

— Vos insultes ne sauraient m'atteindre, monsieur Fortin ; et jusqu'à ce que vous veniez me déposséder de cette maison au nom de la loi, je suis le maître ici, ne l'oubliez pas... Quant à vos menaces, je les brave ; loin de vous demander aucune

faveur, je vous délire de m'inspirer plus de mépris que je n'en éprouve déjà pour vous.

— C'est bien ; nous nous reverrons ! murmura Fortin en se disposant à partir.

Mais, à son grand étonnement, il fut retenu par Emma.

— Monsieur Fortin, et vous, monsieur Durand, dit la jeune fille d'un ton suppliant, écoutez-moi l'un et l'autre, je vous en conjure. Tout ce scandale et tout ce bruit ont lieu, n'est-ce pas, parce que mon excellent père ne peut payer une somme importante que M. Fortin est en droit d'exiger de lui ? Mais je suis riche, moi, de la fortune que m'a laissée mon grand oncle ; ne me serait-il pas permis d'engager cette fortune pour mettre fin à ces déplorables scènes ? J'accepterai toutes les actes que l'on voudra, pourvu...

— Emma, interrompit le comte avec impatience, il ne s'agit pas ici d'enfantillages. Je vous remercie du bon sentiment qui vous inspire ; mais je vous ai dit déjà que vous ne pouviez intervenir dans mes affaires d'une manière sérieuse, et je vous ai défendu de me parler de nouveau à ce sujet.

— En effet, dit le notaire, mademoiselle est mineure, et, possédant-elle des millions, elle ne pourrait disposer de la moindre partie de son bien tant qu'elle est en tutelle.

— Oui, oui, elle est mineure, on sait cela, répéta l'entrepreneur d'un ton morose ; c'est là sans doute encore une comédie ! Et il sortit sans saluer. Quelques minutes plus tard, on entendit sa carriole s'éloigner de la Bastide.

Mais Emma, ne se tenant pas pour battue, s'était retournée vers le notaire Durand.

— Monsieur, reprit-elle en joignant les mains, ayez pitié de moi, je vous en prie. Vous qui connaissez les lois, vous trouverez certainement un moyen d'é luder la difficulté. Je suis fort ignorante, mais il me semble qu'une fille ne doit pas être condamnée à conserver sa richesse, quand cette richesse serait utile à son père. Chercher bien, monsieur Durand, vous que l'on dit si habile ; il existe un moyen... il en existe, j'en suis sûre !

— Mademoiselle, répliqua Durand, ému malgré lui de cette noble insistance, la loi est formelle : vous ne pourrez disposer, et nul ne pourra disposer à votre place, des biens que votre grand-oncle vous a laissés par testament, tant que vous serez mineure. Un conseil de famille, un jugement même seraient insuffisants pour autoriser l'aliénation de vos propriétés avant votre émancipation ; or, vous ne pouvez être émancipée que par le mariage.

— Que dites-vous ? demanda mademoiselle de Vaublanc en ouvrant de grands yeux ; si je me mariais, je pourrais donc disposer de mes biens selon mon cœur ?

— Sans doute, mademoiselle ; mais il y aurait encore une petite condition à remplir ; ajouta l'homme de loi en riant : ce serait que votre mari vous autorisât à faire l'abandon de ces biens et les maris en général ne se soucient pas d'accorder de pareilles autorisations à leurs femmes.

Emma s'éloigna de quelques pas ; elle était tout à coup devenue pensive.

— Allons, mon cher Durand, reprit le comte, ne faites pas attention aux folles demandes de cette bonne et généreuse enfant ; je regrette vivement qu'il ne soit plus possible de lui cacher mes chagrins présents et ceux qui m'attendent dans l'avenir.

Au moment où le notaire allait partir, il se mit à lui parler bas ; il semblait lui demander quelques chose avec instances ; mais l'homme de loi ne répondait que par des signes de dénégation triste. Comme Durand sortait, on entendit les pas d'un cheval résonner sur le pavé de la cour et bientôt Gérard, tout botté et couvert de poussière, entra dans le salon.

M. de Vaublanc se contenta de lui serrer cordialement la main, pendant qu'il reconduisait le notaire ; mais Emma, à la vue du voyageur, ne put rétenir un cri de joie, et elle lui tendit la main que le jeune homme baisa chaleureusement. Il adressait à mademoiselle de Vaublanc les compliments d'usage, quand le comte entra.

— Soyez le bienvenu, Gérard, lui dit-il avec abattement,

soyez le bienvenu chez moi, dans les mauvais jours comme dans les bons !... Je savais bien que vous accouriez au premier appel, que vous ne me refusiez pas vos conseils, vos consolations.

— Je voudrais pouvoir vous offrir mieux que cela, mon cher comte ; mais les choses sont-elles désespérées à ce point ?

— J'en ai peur, mon pauvre Gérard. Il est des moments où, après une longue période de prospérités, tout vous manque à la fois, et je suis dans un de ces moments... Ah çà ! poursuivit le comte d'un ton différent, mes préoccupations personnelles me font oublier les devoirs de l'hospitalité... Vous devez être fatigué du voyage, Gérard, assoyez-vous... Emma, donne l'ordre que l'on apporte ici quelques rafraîchissements à notre ami !

Mademoiselle de Vaublanc se leva :

— J'y vais, dit-elle ; et puis, je verrai dans quel état se trouve ma mère... Mais je reviens à l'instant ; moi aussi, je désire parler à M. Gérard.

Et elle sortit. Cinq minutes après, Charles apporta un plateau qu'il plaça sur la table. On s'en aperçut à peine, le comte était en train d'exposer à son hôte la situation actuelle de ses affaires, situation que le refus de la comtesse rendait fort périlleuse.

Emma, comme elle l'avait annoncé, ne tarda pas à rentrer.

— Ma mère dort certainement, dit-elle, car j'ai écouté à la porte de sa chambre sans attendre le moindre bruit... Il faut donc qu'en son absence je remplisse les devoirs de maîtresse de maison.

Et la gracieuse enfant offrit elle-même un verre de madère et un biscuit à l'ingénieur, qui ne put se dispenser d'accepter. Cependant le comte était retombé dans son morne accablement.

— Pourquoi ne causez-vous plus ! reprit bientôt Emma d'un ton boudeur ; mon père, ne me jugez vous pas digne d'être encore votre amie ? Oh ! ne craignez pas de parler devant moi, ce que je ne comprendrai pas je le devinerai.

Elle embrassa le comte et poursuivit :

— Je gage que M. Gérard ne voit pas les choses en noir comme nous ? N'est-ce pas, Gérard, que mon père a grand tort de se laisser abattre ainsi et qu'il est encore possible de réparer les désastres passés ?

— Peut-être, mademoiselle ; il existe certainement des chances favorables et M. de Vaublanc ne doit pas abandonner le jeu avant que la partie soit décidément perdue.

En même temps, il rendit compte des démarches qui avaient déjà été faites auprès du gouvernement.

— De plus, ajouta-t-il, j'ai appris aujourd'hui d'une personne qui s'intéresse beaucoup à votre famille, qu'on vous avait trouvé à Paris des protecteurs puissants, qui rendent d'autant plus probable la réussite de nos espérances.

— Quelle est cette personne, Gérard, quels sont les protecteurs dont vous parlez ?

— Il ne m'est pas encore permis de révéler ce secret ; mais ma bouche ne restera pas close le jour du succès.

— Monsieur Gérard, demanda Emma tranquillement, cette personne obligeante ne serait-elle pas le baron de Puysieux.

— Lui ! répliqua le comte d'un air de mépris, il aurait plutôt besoin d'être protégé lui-même. J'ai voulu avoir le cœur net de toutes ses vanteries et j'ai écrit à Paris pour savoir à quoi m'en tenir sur le crédit qu'il s'attribuait ; j'ai acquis la certitude qu'il ne connaissait ni le ministre, ni le secrétaire du ministre, ni même le plus humble garçon de bureau du ministère. Ne me parlez plus de ce drôle ; c'est un intrigant du plus bas étage et je suis honteux d'avoir été sa dupe.

Pendant que le comte s'exprimait ainsi, Gérard observait à la dérobée Emma qui rougit, mais sans donner d'autre signe d'émotion.

— Comme on est trompé ! dit-elle ; je croyais pourtant que le baron s'était conduit honorablement envers M. Gérard, et je lui ai conservé quelque estime jusqu'au jour où il a osé calomnier indignement une excellente et digne femme...

— Vous n'avez fait que l'estimer, mademoiselle ? demanda l'ingénieur d'une voix un peu tremblante.

Emma leva sur lui son œil clair et plein de candeur.

—Vous voyez bien que c'est encore trop, répliqua-t-elle en souriant ; mais il était l'hôte de mon père et j'ai dû quelquefois lui donner une préférence apparente sur mes amis particuliers.

Gérard le remercia de cette parole par un regard passionné.

—Laissons ce Puyseux, reprit le comte avec impatience. Je vous remercie, Gérard, et je remercie mes protecteurs connus et inconnus pour leurs bienveillantes démarches, mais quand même ils devraient réussir, ils ne me sauveraient pas.

Et il exposa ses raisons de croire que les décisions attendues arriveraient trop tard pour prévenir un désastre.

Gérard ne sentait que trop combien ces raisons étaient justes. Emma le regardait avec inquiétude, attendant de lui un mot de consolation ; comme il se taisait, elle dit brusquement :

—Eh bien : monsieur Gérard, puisque vous ne connaissez aucun moyen de tirer mon père de l'abîme où il est tombé, j'en connais un, moi... Voulez-vous m'aider à l'employer ?

—Ah ! mademoiselle, de tout mon cœur ! Que faut-il faire ?

Emma ne se hâtait pas de parler, ne sachant trop comment exprimer sa pensée.

—Ma fille, demanda le comte sévèrement, quelle est cette nouvelle fantaisie ?

La pauvre enfant paraissait éprouver un mortel embarras. Enfin pourtant, prenant, comme on dit, son courage à deux mains, elle poursuivit avec volubilité :

—Plusieurs fois, monsieur Gérard, vous m'avez donné à penser que vous m'aimiez... M'aimiez-vous toujours ? Ne craignez pas de parler devant mon père.

L'ingénieur était si troublé de cette question à brûle-pourpoint qu'il demeurait bouche bée.

—Je vous demande, reprit mademoiselle de Vaublanc en s'animant, si vous m'aimez, comme j'ai pu le croire et si vous persistez dans votre intention de m'épouser ?

—Que signifie ceci, Emma ? dit le comte en fronçant le sourcil, et où voulez-vous en venir avec vos questions inconvenantes ?

—Mon père, ne vous offensez pas de ma hardiesse ; vous m'approuverez certainement quand vous connaîtrez mon dessein... Mais, ajouta-t-elle en pinçant ses lèvres, peut-être me suis-je trompée à l'égard de M. Gérard.

L'ingénieur recouvra enfin la voix :

—Mademoiselle, répliqua-t-il avec chaleur, excusez mon étonnement, mais j'étais si loin de m'attendre... Ai-je donc besoin de vous affirmer que le bonheur dont vous parlez est le plus grand, le plus cher de mes désirs ? Monsieur de Vaublanc, poursuivit-il en s'adressant au père frappé de surprise, j'eusse désiré vous faire cet aveu dans un autre moment et dans des circonstances moins critiques ; mais l'encouragement que je viens de recevoir...

—Laissez, laissez, interrompit Emma, vous allez trop vite... Ainsi donc vous m'aimez encore et vous ne seriez pas fâché de m'avoir pour femme ? Fort bien ; cependant, il y aurait une condition : On vous a dit sans doute que j'étais riche ; supposez que, pour un motif ou pour un autre, je sois plus pauvre que la plus pauvre paysanne de ces montagnes ; persisteriez-vous dans l'intention de m'épouser ?

—Pouvez-vous me le demander, mademoiselle ? Votre grande fortune seule m'a empêché jusqu'ici de déclarer à votre famille mes sentiments pour vous, moi qui ne possède rien.

—Mais enfin, Emma, répéta le comte avec colère, où voulez-vous en venir ?

—De grâce, un mot encore... Eh bien ! Gérard, puisque vous êtes dans de pareilles dispositions, demandez ma main à mon père et à ma mère, et s'ils vous l'accordent, je ne vous la refuserai pas... Mais demandez-la sans retard... à l'instant... à l'instant, entendez-vous ?

Comme Gérard, déconcerté par cette impétuosité, ne savait encore une fois quelle contenance garder, M. de Vaublanc comprit enfin la pensée de sa fille.

—Pauvre enfant ! dit-il, ton intention est bonne... mais c'est encore une folie !

—Ne dites pas que c'est une folie, mon père ; car, de votre propre aveu, c'est la seule chance de salut qui nous qui reste... Monsieur Gérard, poursuivit-elle, vous allez avoir l'explication de ma conduite qui, je l'avoue, doit vous paraître singulière ! Afin de pouvoir toucher aux biens que m'a laissés mon grand-oncle, il faut que je sois mariée et que mon mari ait renoncé d'une manière formelle à ses biens. Consentez à cette renonciation et ma main est à vous... pourvu que vous l'obteniez des personnes chères de qui je dépens ; mais vous le voyez, il n'y a pas de temps à perdre !

—Mademoiselle, reprit Gérard d'une voix émue et se tournant vers le comte, si je pouvais croire que ma demande serait accueillie, je la ferais à genoux.

Emma frappa ses deux petites mains l'une contre l'autre.

—A la bonne heure ! s'écria-t-elle ; mais vous n'avez pas besoin de vous mettre à genoux ; mon excellent père consentira et mère certainement se laissera fléchir... N'est-ce pas, cher père, que vous ne vous opposerez pas à ce mariage ? D'abord j'aime Gérard depuis longtemps. Oh ! mon Dieu oui, je l'aime depuis l'époque où nous étions enfants tous les deux !

—Serait-il possible, Emma ? s'écria Gérard transporté.

M. de Vaublanc intervint cette fois autorisé.

—Finissons cette plaisanterie, Emma, dit-il d'un ton péremptoire ; et vous, Gérard, oubliez les idées extravagantes qu'inspire à cette pauvre enfant son affection pour moi. Lors même que, de sa part et de la vôtre, un semblable projet serait exécutable réellement, croyez-vous qu'il obtiendrait jamais mon assentiment ? Croyez-vous que, dans un intérêt presque personnel, je voudrais improviser un mariage pour ma fille, exiger de celui qui l'épouserait l'abandon de tous ses biens ? Ce serait une infamie, une lâcheté indigne d'un homme loyal, indigne d'un père ; et si j'étais capable d'un pareil calcul, je mériterais tous les maux, toutes les hontes dont je suis menacé.

Emma et l'ingénieur étaient consternés ; cependant, mademoiselle de Vaublanc ne se rendit pas encore.

—Mon père, dit-elle en pleurant, je vous en prie, n'ayez aucun scrupule... On peut être heureux sans fortune, à ce qu'il me semble, quand on est jeune et quand on s'aime... Or, j'aime Gérard, et lui aussi m'aime depuis longtemps... Mais parlez donc, ajouta-t-elle avec impatience ; n'est-il pas vrai que vous m'aimez ?

—Ah ! mademoiselle, ai-je besoin de le dire ; vous occupez tous mes rêves, toutes mes pensées...

—Paix ! c'est assez, interrompit encore le comte d'un ton ferme. Emma, pas un mot de plus à ce sujet ; vous êtes allée déjà beaucoup trop loin... Vous, Gérard, si vous pensez vraiment ce que cette étourdie vous force à dire, vous devez comprendre que ce n'est ici ni le lieu, ni le moment de traiter de pareilles matières... Enfants, poursuivit-il d'un air d'accablement, laissons les projets irréalisables et insensés ; songeons, s'il est possible, aux moyens pratiques de sortir d'embarras où je me trouve. Je voudrais m'aider moi-même, mais toutes mes combinaisons sont dérangées par un refus auquel je devais si peu m'attendre ; je n'ai plus de plan, mes idées sont confuses et bouleversées. Mais vous, Gérard, ne pouvez-vous plus rien pour moi ?

—Je puis, du moins, mon cher comte, tenter de nouveaux efforts, répondit l'ingénieur ; si je vous ai bien compris, la catastrophe attendue ne saurait arriver avant quelques jours d'ici ; ce temps bien employé sera peut-être suffisant pour nous permettre de détourner le coup. Je vais voir de nouveau le préfet ; je vais lui dire combien votre situation s'est encore empirée. J'espère le déterminer à employer le télégraphe pour presser la décision du ministère ; et peut-être ainsi réussirons-nous à changer la face des choses.

—Que Dieu vous entende, Gérard ! reprit le comte d'une voix sombre ; si je ne parvenais à éviter la ruine et le déshonneur, la vie me deviendrait insupportable et...

Il s'arrêta en voyant les yeux de sa fille fixés sur lui.

—Mon père... mon bon père ! dit Emma terrifiée, auriez-vous donc conçu quelque sinistre projet ?

—Tu te trompes, mon enfant, répliqua M. de Vaublanc avec embarras ; j'ai seulement voulu dire que si j'étais déclaré en faillite, la honte et le chagrin ne tarderaient pas à me tuer.

—Oh ! cela ne sera pas, mon père ; n'est-ce pas, Gérard, que cela ne sera pas ?... Mais vous voyez combien chaque minute est précieuse...

— Je vais partir, je pars ! dit l'ingénieur en se levant résolument. Mon cheval doit être reposé ; je franchirai aisément en deux heures les six lieues qui me séparent de la ville, et la dépêche télégraphique pourra encore être envoyée ce soir à Paris.

—Mais vous devez être vous-même épuisé de fatigue, mon brave garçon ! dit le comte d'un air d'intérêt ; je ne serai pas assez égoïste, assez peu soucieux des devoirs de l'hospitalité pour vous permettre de repartir si vite.

Gérard répondit que ce voyage n'était qu'une bagatelle, et que, pour être utile à M. de Vaublanc, il braverait bien d'autres fatigues.

—Il a raison... Partez, Gérard, dit Emma toute haletante ; ne perdez pas de temps, ne reculez devant aucune difficulté ; et quelle que soit la fortune qui me reste, quand vous aurez sauvé mon père, vous serez en droit de venir réclamer ma main.

—Quoi donc ! ma fille... encore ?...

—Eh ! mon père, c'est la seule récompense que je puisse offrir à l'homme dévoué qui vous tirera de cet abîme !

—Et pour obtenir cette récompense, mon cher de Vaublanc, s'écria l'ingénieur, je serais prêt même au sacrifice de la vie !... Merci, Emma ; ni obstacles ni dangers ne m'arrêteront, afin de mériter le bonheur qu'on me fait entrevoir !... Allons ! adieu, cher comte ; adieu aussi, mademoiselle... N'oubliez pas votre promesse qui sera toujours présente à ma pensée et doublera ma force et mon courage !

Il serra la main du comte et sortit précipitamment, tandis que le père et sa fille se jetaient en pleurant dans les bras l'un de l'autre.

Quelques jours encore s'étaient écoulés sans amener aucun changement dans la position des habitants de la Bastide-Vialard. Cette belle demeure prenait un aspect de plus en plus sombre. Ses portes demeuraient constamment closes ; les domestiques, dont l'éclatante livrée était si connue aux environs, ne se montraient plus dans le pays, et l'on assurait que la plupart yenaient de recevoir leur congé. De même, les dames de Vaublanc ne sortaient plus en voiture, soit que le comte eût défendu ces promenades, soit que le spectacle de ce luxe, qui survivait à la richesse, eût été jugé capable de produire une mauvaise impression sur les gens du voisinage ; la mère et la fille en étaient réduite à prendre l'air dans les jardins ou dans le parc. D'un autre côté, les lettres qui, peu de temps auparavant, affluaient à la Bastide, devenaient rares, comme si amis et ennemis avaient conscience du désastre qui menaçait cette maison jadis opulente, et le comte ne daignait même plus les envoyer chercher à la poste de Saint-Martin.

Le soir du cinquième jour, aucun doute ne resta aux plus incrédules sur l'imminence d'une catastrophe. La voiture de Planchet, qui d'ordinaire contenait seulement un petit nombre de voyageurs, arriva chargée de monde. Dans l'intérieur se trouvaient deux hommes vêtus de noir, qui semblaient être des huissiers ou des gens de justice ; sur l'impériale étaient juchés quatre individus aux habits râpés, aux figures sinistres, qui avaient l'apparence de recors. Tous descendirent à l'auberge du *Roi René*, où ils devaient passer la nuit. La directrice n'avaient eu besoin que d'un coup d'œil pour deviner à qui ces gens en voulaient, et elle avait bouleversé, avec une impatience fiévreuse, les dépêches qui venaient d'arriver ; elle n'y découvrit rien à son adresse ou à l'adresse du comte. Cependant, il devenait sûr que la saisie aurait lieu le lendemain, et madame Arnaud remit à Planchet un mot écrit à la hâte, afin de prévenir Gérard de l'événement qui se préparait.

IV

LA SAISIE

La nuit se passa pour la directrice dans des angoisses à peine moins grandes que celle des habitants de la Bastide-Vialard eux-mêmes. Au matin, les craintes de Valérie furent confirmées. Comme elle entra dans le bureau, où Thérèse et les piétons l'attendaient déjà elle apprit que l'on venait de voir toute la bande d'huissiers et de recors se diriger vers la Bastide. Elle poussa un profond soupir.

—Pauvre famille ! murmura-t-elle ; j'ai fait tout ce qu'il dépendait de moi pour la sauver ; Dieu sans doute n'a pas permis que je réussisse !

Néanmoins, elle attendit avec une impatience extrême le courrier du matin ; par suite d'une cruelle fatalité, le courrier n'arriva pas à l'heure ordinaire. Un essieu s'était brisé en chemin, et il avait fallu plus de deux heures pour réparer l'avarie. La voiture parut enfin ; Valérie n'écouta pas Planchet qui voulait lui exposer toutes les péripéties de l'événement ; elle s'empressa d'ouvrir le sac aux dépêches et d'en examiner le contenu. Son attention se fixa d'abord sur une belle et large lettre, scellée d'un ample cachet rouge, et qui avait la mine d'une dépêche officielle ; en effet, elle portait sur l'enveloppe le timbre fort apparent d'un ministère, et elle était adressée à M. de Vaublanc.

La directrice ignorait ce que ce paquet contenait ; peut-être s'y trouvait-il une déception de plus pour le malheureux comte ; cependant M. de Vaublanc pouvait avoir le plus grand intérêt à recevoir sans retard cette dépêche. Aussi, interrompant Planchet au milieu de son récit, se tourna-t-elle vers les piétons qui attendaient ses ordres :

—L'un de vous va partir pour un service extraordinaire dit-elle.

Faucheux et Dumoulin s'approchèrent.

—Sera-ce moi, madame ? demandèrent-ils en même temps.

—Cette fois, dit la directrice, il s'agit d'une tournée dans le canton sud... Jacques, ceci vous regarde.

Les visages de Jacques et de Thérèse s'épanouirent, tandis que celui de Pied-Bot se rembrunissait.

—Vous allez donc, reprit la directrice en présentant le paquet à l'élu, porter sur-le-champ cette lettre à la Bastide-Vialard. Quoi qu'on dise ou qu'on fasse, vous la remettrez à M. de Vaublanc... à lui-même, vous m'entendez ? Puis, vous reviendrez bien vite pour remplir votre devoir. S'il y a une irrégularité dans tout ceci, j'en prendrai la responsabilité devant nos supérieurs.

A peine avait-elle achevé de parler que Dumoulin était déjà en route pour la Bastide, emportant dans son sac de cuir la dépêche ministérielle.

Néanmoins, madame Arnaud ne paraissait guère plus rassurée qu'auparavant.

—Cette lettre ne peut les sauver, pensait-elle ; pauvre Emma ! comme elle va souffrir pendant cette cruelle journée !

Et elle se mit à l'œuvre afin de réparer les perturbations causées dans le service de la poste par le retard du courrier.

Nous la laisserons à ces occupations et nous précéderons Dumoulin à la Bastide-Vialard.

Il était encore de bonne heure, et personne ne devait être levé à l'habitation quand la bande des gens de justice avait sonné bruyamment à la grille. Réveillé par ce vacarme, Charles, le seul domestique mâle qui fût resté au service de la famille de Vaublanc, accourut pour en connaître la cause. A la vue de cette troupe sinistre, il devina de quoi il s'agissait, et, sans s'inquiéter d'ouvrir, il alla sur-le-champ prévenir son maître.

M. de Vaublanc, à demi vêtu, dormait dans un fauteuil où il avait passé la nuit. Devant lui était une table chargée de papiers, et deux bougies qui achevait de se consumer quoiqu'il fût grand jour. Le comte écouta tranquillement la nouvelle qu'on lui apportait.

—Déjà ! murmura-t-il, eh bien ! soit... Maintenant ou plus tard, qu'importe ! Je vais moi-même les recevoir.

Il passa une redingote et traversa la cour suivi de Charles. En arrivant à la grille, il demanda aux visiteurs ce qu'ils voulaient. L'huissier principal exposa sa mission et montra à travers les barreaux de fer une liasse de papiers dont il était porteur.

— Il suffit, messieurs, répliqua le comte ; on va vous ouvrir et on ne fera aucune résistance. Je vous recommande seulement de ne toucher à rien de ce qui appartient à ma femme et à ma fille. Si vous vous conformez exactement à cette obligation, qui vous est du reste imposée par votre ministère, vous aurez bon marché de moi.

En même temps, il dit à Charles de déverrouiller la grille, et bientôt huissiers et recors purent pénétrer dans la cours.

Dès qu'il furent entrés, il agirent comme en vertu d'un plan arrêté d'avance. Un d'eux fut mis en faction à la porte, avec consigne de ne rien laisser emporter par qui que ce fût ; les autres furent de même placés en sentinelles à toutes les issues de la maison, qu'ils semblaient connaître parfaitement. Quant aux deux chefs, ils demeurèrent près du comte, et l'huissier principal lui dit à demi-voix :

— Veuillez nous conduire, monsieur.

— Je vous donnerai cette marque de complaisance, répliqua Vaublanc avec un sourire amer ; car j'imagine que je ne dois pas me considérer comme prisonnier ?

— Pas encore, monsieur.

— Bon ! voulez-vous dire que je le serai plus tard !... Pour cela nous verrons bien !

Et il fit entendre un léger sifflement de défi. Cependant il se dirigea vers la maison ; en montant l'escalier, il appela le domestique.

— Charles, lui dit-il à voix haute, afin de ne pas exciter les soupçons de ses compagnons qui déjà le regardaient avec défiance, prévenez ma femme et ma fille... Il faut qu'elle soient prêtes à tout événement.

Charles s'inclina en silence et alla s'acquitter de sa commission, pendant que le comte introduisait les officiers de justice dans son cabinet.

Ce fut un triste réveil pour les dames de Vaublanc. Emma, toute tremblante, achevait de s'habiller quand la comtesse, qui avait été avertie la première, accourut dans sa chambre. En ce moment terrible, madame de Vaublanc oublia la froideur qu'elle avait montrée à sa fille pendant ces derniers jours et se jeta en pleurant dans ses bras.

— Emma, pauvre enfant ! dit-elle éperdue, qu'allons-nous devenir ?

— Remplissons notre devoir, chère maman, répondit Emma en se roidissant contre sa douleur ; partout où ira mon père nous devons le suivre pour le soutenir et le consoler.

— Mais songe donc... si on le conduisait en prison ?

— J'irais en prison avec lui, répliqua délibérément la jeune fille, quoiqu'elle ne pût s'empêcher de frissonner à cette pensée ; mais de grâce chère maman, ne le laissons pas seul avec ces gens... S'il faut le dire, je crains que mon père, lorsqu'il aura perdu tout espoir, n'accomplisse quelque résolution funeste... Oh ! venez, venez... nous veillerons sur lui, nous le protégerons contre lui-même.

Et, prenant par la main sa mère à moitié folle de frayeur, elle l'entraîna dans la pièce où se trouvait le comte sous la garde des huissiers.

M. de Vaublanc, assis dans un fauteuil, le coude appuyé sur la table, demeurait morne et silencieux, ne paraissant plus ni voir ni entendre ce qui se passait autour de lui. Ses papiers, ses livres étaient dans le plus grand désordre ; toutes les armoires étaient ouvertes, et l'on procédait à l'inventaire des objets précieux qu'elles pouvaient contenir.

Emma s'élança vers le comte et le couvrit de baisers, en lui disant d'une voix entrecoupée de sanglots :

— Cher père, courage !... Soyez fort dans l'adversité comme vous avez été modeste et généreux dans la prospérité.

— Est-ce toi, ma fille bien-aimée ? répondit M. de Vaublanc avec émotion ; merci d'être venue... Je savais bien que tu ne m'abandonnerais pas !

— Et ma mère aussi est là, mon père ; ne la voyez-vous pas ? Alors seulement le comte remarqua sa femme qui demeurait debout immobile, dans l'attitude de l'abattement.

— Eh bien ! Léocadie, lui dit-il avec amertume, vous voyez votre ouvrage ?

— Mon ouvrage, monsieur ?

— Sans doute, puisque vous eussiez pu empêcher ce qui arrive... Mais il est inutile maintenant de revenir sur le passé ; je n'ai pas réussi, je ne dois m'en prendre qu'à moi.

Et il retomba dans son accablement, sans répondre aux caresses de sa fille.

Madame de Vaublanc, en venant trouver son mari, avait cédé à un sentiment d'intérêt et de sympathie véritables ; mais l'accueil du comte et l'aigreur de ses paroles donnèrent un nouveau cours aux pensées de la mère d'Emma. Ses larmes s'étaient séchées tout à coup dans ses yeux ; l'orgueil blessé, la colère, cette colère subite et aveugle de la femme nerveuse, avaient remplacé la pitié. Cependant, comme elle se taisait, le comte reprit bientôt avec plus de douceur :

— Vous aviez raison de l'autre jour, Léocadie, que de telles scènes étaient trop pénibles pour vous ; aussi n'ai-je pas voulu sérieusement vous obliger d'en être témoin. Loin de là, je vous prie de quitter au plus vite cette maison, où le malheur peut-être contagieux. Vous trouverez un asile soit à votre propriété de Laborde, soit même chez le notaire Billardin, qui vous a si bien conseillée. Emmenez cette pauvre enfant ; n'est pas faite non plus pour ces douloureuses émotions... Quant à moi, je saurai supporter sans faiblesse toutes les éventualités.

— Moi, cher père ? s'écria Emma, moi, vous abandonner en ce moment ! N'espérez pas que j'y consente jamais... Que ma mère parte seule, car, en effet, elle succomberait sous le poids de semblables épreuves ; mais moi, je suis plus forte, et je ne dois pas vous quitter.

— Allons ! Emma, vous serez raisonnable ! reprit M. de Vaublanc avec autorité. J'exige que vous partiez à l'instant avec votre mère... Ces messieurs, ajouta-t-il d'un air d'ironie en désignant les huissiers, comptent me conduire quelque part où ni l'une ni l'autre vous ne pourriez m'accompagner... Ils ne verront donc aucun inconvénient, je l'espère, à ce que vous partiez dans la calèche, en emportant vos effets les plus indispensables.

L'huissier qui dirigeait les opérations judiciaires répliqua d'un ton mielleux :

— A mon grand regret, monsieur, je ne saurais autoriser la sortie d'aucune voiture et d'aucun attelage appartenant à la communauté. Chevaux et voitures doivent être compris dans la saisie. Quant à ces dames, elles n'ont rien à craindre ; nous ne sommes pas si terribles qu'on le croit. Elles pourront demeurer encore quelques jours dans leurs chambres, qui seront visitées seulement pour la forme, à la condition toutefois qu'elles ne toucheront à rien de ce qui sera porté dans l'inventaire.

Evidemment l'officier de justice avait une intention obligeante ; néanmoins le comte retint avec effort une réponse dure. Emma, qui s'en aperçut, s'empressa de répliquer :

— Je me soumettrai à toutes les conditions que l'on m'imposera ; mais je ne quitterai pas mon père... je ne veux pas le quitter.

— Ma fille, dit le comte avec impatience, ta présence ne pourrait qu'ajouter à mon chagrin, à mon humiliation. Le spectacle de tes souffrances m'ôterait l'énergie dont j'ai besoin.

— Pour la première fois de ma vie, mon père, j'oserai vous désobéir.

M. de Vaublanc, malgré son irritation, parut touché de la constance d'Emma.

— Cette enfant a toujours été gâtée, reprit-il ; il faut donc céder à son caprice. Quant à vous, Léocadie, poursuivit-il en se tournant vers la comtesse, vous vous montrerez sans doute plus docile ? Grâce à votre fortune particulière, vous avez une position indépendante. Avisez donc aux moyens de vous

procurer une retraite paisible . . Je ne désespère pas de décider bientôt cette obstinée d'Emma à vous rejoindre.

—Ma chère maman me pardonnera, interrompit Emma ; mais, dans la circonstance actuelle, c'est vous qui êtes le plus à plaindre ; c'est vous que je dois suivre.

La comtesse était profondément offensée ; par une inconséquence naturelle de son caractère, cet éloignement, qu'elle avait sollicité comme une grâce quelques jours auparavant, lui inspirait maintenant une mortelle répugnance. Elle se leva :

—Je comprends, dit-elle d'une voix étouffée ; pour le père,

retenue par cette pensée que le comte, si on le laissait, s'abandonnerait peut-être au désespoir, et elle se jeta presque anéantie sur un siège.

—Calme-toi, petite, dit M. de Vaublanc avec distraction ; ta mère est aussi prompte à s'apaiser qu'à s'offenser : elle a ses nerfs.

V

LE REPENTIR

On se souvient que M. de Vaublanc paraissait tenir beau-



Elle étudia les caractères tracés dans la pâte du papier.....

comme pour la fille, je suis la cause unique de ce désastre, que j'aurais pu retarder de quelques jours, de quelques heures peut-être, par l'abandon de toute ma fortune... Aussi, on se ligue contre moi, on me repousse, on me traite comme une étrangère.

Emma s'élança vers elle les bras ouverts :

—Chère maman, s'écria-t-elle, vous ne pouvez croire...

—Laissez-moi, dit la comtesse avec énergie en la repoussant ; votre choix est fait, je ferai le mien.

Et elle sortit. Emma hésita, ne sachant si elle devait courir après elle ou rester auprès de son père ; toutefois elle fut

coup à éloigner Emma qui, de son côté, ne voulait pas le perdre un instant de vue. Après le départ de la comtesse, il avait fait de nouvelles tentatives pour décider sa fille à se retirer dans sa chambre, mais elle avait résisté énergiquement, et force avait été de céder à ses désirs.

Un certain espace de temps s'écoula. Les deux huissiers, ayant tout bouleversé dans l'appartement, s'étaient mis à chuchoter avec vivacité. L'un d'eux s'approcha du comte et d'un air gêné :

—J'aurais, monsieur, à vous parler... en particulier.

—Tu le vois, Emma, reprit M. de Vaublanc tranquillement

en se tournant vers sa fille, ces messieurs ont quelque chose à me dire... à moi seul. Laisse-nous un peu, mon enfant, et va trouver la comtesse. Tu reviendras plus tard, si tu en as la fantaisie.

— Mon père, dit Emma en désignant un fauteuil à l'autre extrémité de la pièce, je vais m'asseoir là bas, et si vous parlez à demi-voix, je n'entendrai pas un mot de votre conversation ; d'ailleurs, je n'écouterai pas.

— Ah ça ! quand finira donc cette persécution ? répliqua le comte en frappant du pied. Emma, retirez-vous, je le veux !

Malgré le ton péremptoire de cet ordre, mademoiselle de Vaublanc alla s'asseoir en silence à la place indiquée. Le père faillit éclater ; mais il se contint en songeant aux motifs de cette désobéissance opiniâtre.

— Chère petite ! soupira-t-il.

Et il se détourna pour cacher ses larmes.

Après une courte pause, il se rapprocha de l'huissier et lui dit bas :

— Eh bien ! qu'y a-t-il ?

— Monsieur, j'espérais pouvoir éviter une extrémité fâcheuse, mais la valeur de cette propriété, de ce mobilier et des objets à vous appartenant étant de beaucoup inférieure aux sommes pour lesquelles vous vous êtes engagé envers M. Fortin, je me vois, à mon grand regret, dans l'obligation de...

— Achevez, monsieur.

— Croyez que je trouve mon devoir bien pénible à remplir... Mais, selon toute apparence, votre détention ne sera pas de longue durée...

M. de Vaublanc devint très-pâle ; néanmoins, il n'éleva pas la voix, et demanda d'un ton calme en apparence :

— Dois-je entendre, messieurs, que vous êtes décidés à m'arrêter ?

— Vous ne pouvez ignorer que le jugement dont je suis porteur entraîne la contrainte par corps... Mais je ne voudrais pas effrayer vos dames, surtout cette jolie demoiselle... Si donc vous consentiez à me donner votre parole d'honneur de ne pas chercher à vous enfuir et de me suivre quand vous en seriez requis, tout se passerait sans éclat et sans scandale.

— Il suffit, monsieur ; je vous donne la parole d'honneur que vous demandez. Je ne chercherai pas à quitter la Bastille, je vous le promets.

Il y avait dans l'accent de M. de Vaublanc quelque chose d'ironique et de sombre qui éveilla la défiance de l'huissier ; cependant, l'homme de loi s'inclina et se mit de nouveau à causer bas avec son camarade, comme pour lui rendre compte de ce qui venait de se passer.

Bientôt M. de Vaublanc reprit avec sa tranquillité réelle ou feinte :

— Messieurs, je vais entrer dans ma chambre pour achever de m'habiller ; je vous rejoindrai tout à l'heure.

Et il se dirigea vers la pièce voisine.

L'un des officiers de justice parut vouloir s'y opposer ; mais l'autre lui dit à l'oreille :

Nous avons sa parole. D'ailleurs, toutes les issues de la maison sont gardées.

Le comte touchait déjà le bouton de la porte, quand Emma courut à lui :

— Mon père, s'écria-t-elle, attendez-moi de grâce !

— Oh ! pour le coup, répliqua M. de Vaublanc en s'efforçant de rire, ceci est trop fort ! Prétendrais-tu, petite folle, assister à ma toilette ? .. Mais regarde comme me voilà fait ! .. Allons ! c'est de l'enfantillage... Je n'aurais besoin que de mon valet de chambre, et encore je dois apprendre, dès à présent, à me passer de ses services.

Il déposa un baiser sur le front d'Emma, puis, écartant la jeune demoiselle avec fermeté, il entra dans sa chambre.

Emma demeura d'abord muette et terrifiée. Quand son père s'était penché pour l'embrasser, elle avait cru sentir dans la poche du comte quelque chose de dur et de sonore comme la crosse d'un pistolet. Bientôt ce soupçon acquit la force d'une certitude. Elle s'élança vers la porte et essaya de l'ou-

vrir ; cette porte était fermée en dedans. Elle frappa des pieds et des poings en criant :

— Mon père, ouvrez-moi ! .. mon père, ouvrez-moi !

On ne répondit pas de l'intérieur de la chambre, bien qu'on eût l'avoïr entendue. Emma continua ses appels et ses cris ; mais comme la porte demeurait inexorablement close, elle reprit tout à coup d'une voix haletante :

— Peut-être n'aura-t-il pas songé à fermer le cabinet de toilette... Mon Dieu, assistez-moi !

Et elle partit comme un trait. Un mystérieux instinct l'avertissait qu'en ce moment son père était en danger de mort ; elle avait vu briller dans l'œil du comte cette étincelle qui annonce une détermination funeste. Elle descendit en courant le grand escalier, parcourut un corridor, et, remontant par un escalier dérobé, elle atteignit une seconde porte qui s'ouvrait sur le cabinet de toilette de M. de Vaublanc. Elle traversa sans bruit le cabinet et soulevant une pente de tapisserie, elle jeta un regard dans la chambre où devait se trouver son père.

Il était là, en effet ; assis devant une table, il écrivait rapidement. Ce calme apparent rassura un peu Emma ; elle craignit d'irriter de nouveau le comte en se montrant à lui. Elle demeura donc immobile, à demi cachée par les plis de la portière.

Bientôt M. de Vaublanc cessa d'écrire, rejeta sa plume et se leva. Une hésitation légère, mais courte, se trahit dans sa contenance ; puis il ferma les yeux et joignit les mains, comme s'il priaït.

Emma l'observait toujours, le corps penché en avant, les bras tendus, retenant son haleine.

Enfin, le comte fit un mouvement brusque :

— Allons ! dit-il à voix haute.

Et il prit sur la table un pistolet, dont il appuya le canon contre sa poitrine.

— Mon père ! s'écria la jeune fille d'une voix vibrante.

Et elle bondit vers lui avec l'agilité de la gazelle.

Si décidé que soit un homme à mourir, au moment suprême il existe entre la volonté et les instincts une sorte de lutte, et pendant cette lutte, le moindre incident peut donner la victoire à l'une ou aux autres. Le malheureux père subit une influence de cette nature ; il rabaissa machinalement l'arme homicide, et tournant vers sa fille son visage bouleversé, il dit d'un ton farouche :

— Toi encore ! que veux-tu donc ? Je ne t'ai pas appelée ; je n'ai pas besoin de toi... Va-t'en.

Mais déjà Emma l'avait enlacé dans ses bras, et elle cherchait à lui arracher le pistolet en disant :

— Mon père, qu'allez-vous faire ? Pensez à Dieu... pensez à ma mère... pensez à moi !

Le comte se débattait.

— Que puis-je désormais pour ta mère et pour toi ? répliqua-t-il ; je suis ruiné, déshonoré ; je serais à charge aux autres et à moi-même. Il vaut mieux ou finir tout d'un coup ; laisse-moi. Tu épouseras Gérard, que tu aimes et dont tu es aimée... ta mère m'oubliera ! Laisse-moi, te dis-je... il le faut !

Les forces de la pauvre enfant s'épuisaient, et elle n'osait appeler, de peur de trahir le secret de cette épouvantable scène. Brisée et vaincue, elle allait pourtant s'y décider, quand un nouvel incident vint faire diversion.

On frappait à la porte qui donnait dans le cabinet de travail, et l'un des huissiers criait de l'autre côté :

— Ouvrez, ouvrez, monsieur de Vaublanc ! .. Le facteur de la poste aux lettres veut vous remettre à vous-même, une lettre que l'on dit très-importante et très-pressée. Elle porte le timbre d'un ministère !

— D'un ministère ! répéta le comte devenu attentif.

Emma, profitant de sa distraction, s'empara du pistolet qu'elle alla jeter dans un vase d'eau. Puis elle voulut revenir vers son père ; mais elle s'affaissa sur un canapé et demeura pendant quelques minutes privée de sentiment.

Comme M. de Vaublanc tardait à répondre, une seconde voix se fit entendre dans le cabinet :

—C'est moi, monsieur le comte, disait le facteur Jacques Dumoulin; madame Arnaud m'a envoyé directement ici, et elle m'a bien recommandé de vous remettre en main propre cette lettre, qui vient, paraît-il, d'un de ces grands messieurs de Paris!

Le comte avait enfin recouvré sa présence d'esprit :

—Une dépêche du ministre! reprit-il comme à lui-même; voyons-là. Il s'en va toujours temps d'accomplir ce que j'ai résolu, et, si tout n'aurait pas été enlevé, je l'accomplirai avec moins de regrets.

Il déverrouilla la porte, et entra dans la pièce où se trouvaient les deux huissiers, Dumoulin, et enfin le domestique Charles, qui avait introduit le facteur.

Sans doute M. de Vaublanc, avec ses traits décomposés, ses cheveux épars, ses vêtements en désordre, avait un aspect bien extraordinaire, car tous les assistants le regardèrent avec étonnement. Quant à lui, sans s'inquiéter de leur opinion, il saisit la lettre qu'on lui tendait, et après avoir brisé l'enveloppe, il en lut rapidement le contenu.

Le papier lui échappa des mains, et quoiqu'un léger sourire effleurait ses lèvres, il fut obligé de s'asseoir. Emma, qui s'était un peu ranimée, accourut de nouveau en chancelant :

—Cher père! s'écria-t-elle qu'y a-t-il encore? une mauvaise nouvelle sans doute?

—Au contraire, mon enfant; mon Dieu! serai-je donc plus faible contre la joie que contre la douleur?

—Mais enfin, cher père, ne puis-je savoir...

—Ma fille, mon Emma bien-aimée, félicite-moi! s'écria M. de Vaublanc; je reçois du ministre la nouvelle officielle que la compagnie dont je suis le chef est concessionnaire du chemin des Corniches... Messieurs, ajouta-t-il en s'adressant aux huissiers, vous n'avez plus qu'à décamper au plus vite; je ferai face à tous mes engagements dans le plus bref délai, donnez-en l'assurance à votre patron, M. Fortin... Mais hâtez-vous de partir, et en récompense je pourrai plus tard vous accorder quelques actions avec prime, si vous avez des économies pour opérer les versements.

Le comte ne doutait nullement que les hommes de justice ne s'empressassent de se retirer. Comme ils hésitaient, il leur remit la dépêche ministérielle, et ils la lurent à leur tour avec attention.

—Ah! mon père, disait Emma toute joyeuse, je savais bien qu'il ne fallait pas désespérer de la bonté de Dieu!

Jacques Dumoulin, appuyé sur son bâton, examinait les assistants avec son flegme administratif; il profita du premier moment de calme pour dire :

—Monsieur, c'est seize sous de port.

Charles entraîna le brave homme hors du cabinet pour le payer et peut-être aussi pour le régaler d'un verre de vin.

Cependant les officiers de justice, après avoir pris connaissance de la dépêche ministérielle et s'être concertés ensemble, ne paraissaient nullement disposés à lâcher leur proie.

—Monsieur, dit celui qui dirigeait la saisie, nous n'avons pas à nous inquiéter, si, dans un terme plus ou moins rapproché, vous serez en mesure de vous acquitter. Notre devoir est de poursuivre dès à présent, par toutes les voies de droit, le paiement des sommes dont vous êtes redevable, et nous continuerons d'instrumenter si vous n'avez pas la possibilité de donner à l'instant même des sûretés suffisantes pour les sommes dont il s'agit.

M. de Vaublanc ne pouvait croire que la lettre du ministre ne couvrait pas court aux poursuites dirigées contre lui.

—Quoi donc, messieurs! reprit-il en s'échauffant, ne comprenez-vous pas ma position nouvelle? Je suis à la tête d'une compagnie puissante; cette compagnie va réaliser des bénéfices considérables dont j'aurai une part. Avant un mois d'ici, il me sera facile non-seulement de désintéresser Fortin, mais encore de lui assurer une large compensation pour les pertes passées... Si, au contraire, vous agissez de rigueur envers moi, qu'arrivera-t-il? On ne pourra me laisser la direction de cette grande entreprise; ou le ministre retirera sa concession, ou la

compagnie devra chercher un chef plus digne; dans les deux cas, je serai ruiné radicalement et incapable de satisfaire mes créanciers.

Cet argument jeta les deux officiers de justice dans une extrême perplexité, et ils se consultèrent de nouveau à l'écart. Le comte et sa fille attendaient avec une égale inquiétude le résultat de cette conversation. Enfin, l'huissier principal reprit :

—A notre grand regret, monsieur, nous ne pouvons céder à votre désir. Il ne nous serait permis d'interrompre les poursuites actuelles que dans le cas où vous nous offririez dès à présent soit de l'argent, soit des garanties suffisantes pour couvrir le capital et les frais des sommes réclamées. Sinon notre devoir est de maintenir la saisie déjà opérée de vos biens et votre arrestation.

—Quoi! mon père, êtes-vous donc arrêté! s'écria Emma, qui alors seulement, comprit certaines paroles obscures de M. de Vaublanc.

Le comte n'eut pas l'air avoir entendu cette observation.

—De l'argent? répliqua-t-il, et où diable voulez-vous que j'en prenne? Ne vous êtes-vous pas emparés déjà de tout celui que j'avais chez moi? Quant à des garanties, je n'en manquerai pas prochainement, mais donnez-moi le loisir de me reconnaître, d'avertir mes amis, de m'entendre avec eux...

—Ce serait outre-passer nos pouvoirs, dit l'huissier.

Vainement le comte protesta et supplia; vainement représenta-t-il aux gens de loi qu'ils méconnaissaient les véritables intérêts de leur client; vainement Emma elle-même joignit-elle ses instances à celles de son père. Il fut impossible de persuader ces hommes, habitués à ne tenir compte que des formalités étroites et de la lettre sèche du code de procédure.

—Allons! dit le comte avec accablement, je me croyais sauvé et je ne fais que tomber de plus haut. Ma dernière espérance m'échappe... Sauf l'affection de ma fille, tout me manque, tout m'abandonne!

—Et moi, mon ami, et moi! dit une voix derrière lui, m'avez-vous donc oubliée?

En même temps la comtesse entra, portant une cassette en palissandre qu'elle déposa sur la table.

Madame de Vaublanc ignorait les derniers événements accomplis dans l'appartement de son mari; mais quand elle avait repris connaissance, à la suite de sa violente attaque de nerfs, une réaction complète s'était opérée dans son esprit mobile. Sentant l'énormité de ses torts, elle avait souhaité ardemment de les réparer; et prompte dans le bien comme dans le mal, elle n'avait pas voulu perdre un instant.

Emma courut à elle :

—Ah! chère maman, lui dit-elle, vous voulez donc avoir aussi votre part dans notre affliction et notre désespoir?

Mais le comte demeura froid.

—Ah! est-ce vous encore, Léocadie? demanda-t-il; je croyais que vous aviez déjà quitté cette maison de deuil?

Madame de Vaublanc écarta doucement sa fille :

—Ne me parlez pas ainsi, Vaublanc, dit-elle, avec émotion; j'ai cédé ce matin, je ne sais comment, à un entraînement aveugle et insensé; je suis coupable... plus coupable peut-être que vous ne pensez... Mais le vertige est passé; je vois mes fautes, et je viens humblement implorer votre pardon... Ce pardon, Vaublanc, le refuseriez-vous à votre campagne, un peu frivole, un peu enportée peut-être, mais qui n'a jamais cessé de vous aimer? Le refuseriez-vous à la mère de notre bonne et généreuse Emma?

Le comte fut touché de ce repentir.

—C'est assez, ma pauvre Léocadie! lui dit-il d'un ton affectueux, c'est trop... Je n'ai jamais attribué à votre cœur les folies de votre tête exaltée. Ne parlons plus du passé; aussi bien, vous aviez raison, je crois, en résistant à mes instances. Rien n'eût pu me tirer de l'abîme où je suis!

—C'est ce que nous saurons seulement, mon ami, après en avoir fait l'épreuve, répliqua la comtesse, et cette épreuve nous allons la tenter à l'instant.

Elle se tourna vers les deux huissiers qui assistaient bouche bée à cette scène conjugale :

—Messieurs, dit-elle avec dignité, si jusqu'ici j'ai refusé la signature que l'on réclamait de moi, c'était que je ne pouvais croire à la possibilité de pareilles extrémités. Maintenant que je vois où ont abouti mes hésitations, je ne puis ni ne veux tarder davantage à satisfaire pleinement ceux qui vous envoient. Je suis donc prête à signer tous les actes qu'il vous plaira de me présenter, pourvu que vous renonciez immédiatement à vos poursuites. De plus, je vous apporte tout ce que je possède en argent et en valeurs, afin de vous décider à prendre patience... Dans cette cassette vous trouverez vingt mille francs en billets de banque, fruits de mes économies personnelles, et pour trente mille francs environ de diamants et de bijoux.

Les huissiers s'approchèrent de la cassette, dont ils se mirent avidement à vérifier le contenu.

—Je vous retrouve enfin, Léocadie, dit M. de Vaublanc attendri ; merci mille fois... Je sais ce qu'un tel sacrifice a dû vous coûter ; mais ne regrettez pas ces frivolités précieuses ; je vous en donnerai d'autres cent fois plus belles.

—Rendez-moi votre confiance et votre affection, mon ami, soyez bon et indulgent pour moi, comme autrefois, et je ne souhaïterai rien de plus précieux.

Le comte la serra contre sa poitrine.

—Chère maman, dit Emma à son tour, quels désastres ne pourrions-nous braver en nous aimant bien tous les trois ? Restons auprès de mon père, et nous lui montrerons tant de tendresse qu'il n'aura pas le temps de songer à son malheur.

Pendant cette cordiale réconciliation de famille, les gens de justice avaient examiné le contenu de la cassette. Néanmoins ils ne paraissaient pas encore satisfaits ; jamais on n'avait vu d'huissiers si tenaces !

—Madame, dit celui qui avait déjà porté la parole, nous trouvons en effet dans ce coffre les vingt mille francs annoncés ; mais c'est la une somme bien modique pour couvrir le déficit considérable dont nous poursuivons le payement. D'autre part votre garantie pourra être acceptée par nos commettants ; mais en attendant, nous devons exécuter les ordres reçus... Quant à vos diamants, il nous est impossible de les évaluer, même approximativement, et s'ils se trouvaient faux... Enfin, vous êtes libre de reprendre ou de laisser à notre disposition le contenu de cette cassette ; mais il nous est défendu de revenir sur les actes accomplis.

Cela voulait dire, en terme vulgaires, que le sacrifice de madame de Vaublanc arrivait trop tard, et que la saisie de la Bastide, aussi bien que l'arrestation du comte, seraient maintenues. La comtesse, en acquérant cette certitude, montra une douleur extraordinaire.

—Ce n'est pas assez ! s'écria-t-elle, attendez ; j'ai encore mes cachemires... Oui, six beaux cachemires de l'Inde qui doivent avoir une grande valeur... Les voulez-vous ? Faut-il dire à ma femme de chambre de les apporter ?

L'huissier secoua la tête comme pour témoigner que cela encore ne suffirait pas. Le comte jusque-là si modéré, fut pris d'une grande colère :

—Ah ça ! misérables sangsues, s'écria-t-il impétueusement, que vous faut-il donc ? pour une dette dont la cause est non dans l'inconduite, mais dans un événement de force majeure, vous avez saisi mes propriétés et mes meubles ; ma femme vous offre ses économies, ses bijoux et jusqu'à ses vêtements, et vous refusez de nous débarrasser de votre ignoble présence ? De par tous les diables ! ma patience se lasse à la fin... Ceci est de l'acharnement, de la persécution ; et, quoique je sois plein de respect pour la loi, je peux fort bien céder à la tentation de vous rompre les os.

Les deux officiers ministériels faisaient assez piteuse contenance, et l'un d'eux voulut appeler les recors au secours ; mais l'autre dit d'un ton très-humble :

—Monsieur de Vaublanc est trop juste pour s'en prendre à nous de notre résistance à ses volontés ; nous obéissons à notre mandat.

—Il est vrai, répondit le comte subitement radouci en baissant la tête ; soit donc, je me résignerai à mon sort.

Une heure se passa encore. M. de Vaublanc était assis, sombre et silencieux, entre sa femme et sa fille. Chacune d'elles tenait une de ses mains et elles lui adressaient par moments des paroles pleines de tendresse. Pendant ce temps, l'un des huissiers avait fait plusieurs absences, laissant son compagnon garder à vue le prisonnier ; quand il rentra pour la dernière fois il s'approcha du comte et lui dit timidement :

—Il est temps de partir, monsieur, car il faut que nous soyons à la ville avant la nuit. Deux de mes gens resteront ici pour veiller sur les objets saisis ; mais ces dames sont libres d'habiter la maison jusqu'au jour de la vente qui sera fixé par le tribunal. Voulez-vous témoigner tous les égards dus à votre position, j'ai donné l'ordre qu'on attelât votre berline ; ainsi vous voyagerez dans votre propre voiture... à la condition cependant que mon collègue et moi nous y prendrons place à côté de vous.

Le comte se leva sans prononcer une parole ; Emma se remit à pleurer.

—Mais où donc voulez-vous le conduire ? demanda madame de Vaublanc comme si, jusqu'à ce moment, elle n'eût pas compris la triste vérité.

L'huissier ne répondit pas.

—On va le conduire en prison, ma mère ! s'écria Emma désespérée ; en prison comme un malfaiteur, lui le plus honnête et le meilleur des hommes !

—En prison ? répéta la comtesse atterrée.

Elle poursuivit avec une agitation qui tenait du délire :

—Eh bien ! je l'accompagnerai.

—Et moi aussi ! s'écria Emma ; mon père me l'a permis.

Le comte les regardait l'une et l'autre avec attendrissement.

—Pauvres femmes ! dit-il, votre dévouement est inutile. On ne pourrait vous admettre à partager ma captivité, qui du reste sera fort courte, je l'espère. Restez, je vous en prie.

—Non, non, je ne vous quitte pas, s'écria la comtesse fiévreusement en s'attachant à lui ; à mon tour, je vous en conjure, ne me laissez pas seule... Si vous saviez... Je dois vous suivre ; c'est mon devoir, c'est mon vœu le plus cher. Si l'on m'empêche d'habiter la prison, je me logerai dans le voisinage ; je passerai les journées près de vous ; je vous encouragerai, je vous consolerais, je vous aimerai !

—Moi, je suis prête, dit Emma résolument.

Le comte essaya encore de leur faire entendre raison ; mais, les trouvant inébranlables, il fut obligé de céder. On donna donc des ordres aux domestiques, qui se hâtèrent de remplir quelques malles des effets nécessaires ; puis ces malles furent attachées derrière la voiture qui était déjà attelée dans la cour.

Les huissiers avaient supporté impatiemment ces retards ; enfin, ils annoncèrent qu'ils ne pouvaient attendre davantage, et l'on se mit en devoir de partir.

On descendit le grand escalier ; M. de Vaublanc et les deux femmes s'étaient vêtus avec simplicité, mais avec convenance. La comtesse manifestait une impatience étrange de quitter cette maison où elle avait passé de si heureux jours ; elle tressaillait au moindre bruit et retournait fréquemment la tête d'un air d'effroi. Le comte était morne ; Emma ne paraissait rien regretter à la Bastide, puisqu'elle la quittait avec les personnes qu'elle aimait le plus au monde.

En traversant le vestibule, la malheureuse famille trouva réunis le petit nombre de domestiques qu'elle avait conservés, malgré ses désastres. Tous pleuraient, mais le respect les empêchait d'exprimer leur sympathie autrement que par des larmes.

On s'avança vers la voiture, dont Charles, pour la dernière fois sans doute, venait d'ouvrir la portière. Comme le comte allait monter, il demeura immobile et promena autour lui un regard douloureux. En ce moment, l'habitation qu'il quittait et dont tous les détails lui étaient familiers, paraissait plus belle et plus riante que jamais. La fontaine qui jaillissait au milieu de la cour continuait de faire entendre son murmure

joyeux ; le soleil resplendissait sur les toits d'ardoise et sur les girouettes dorées ; les rossignols chantaient dans les orangers et les grenadiers en fleurs du jardin. L'ancien maître de cette magnifique demeure poussa un soupir et semblait ne pouvoir s'arracher à sa contemplation ; mais un des huissiers dit d'une voix impatiente :

—Allons !

—Allons ! répéta le comte.

Et il touchait déjà le marchepied quand Emma s'écria :

—Pas encore, mon père... messieurs, accordez-nous une minute de plus, je vous en conjure !

En même temps, elle montrait à travers la grille une voiture qui parcourait l'avenue de toute la vitesse de deux chevaux de poste. Le postillon cependant ne cessait de les presser en faisant claquer son fouet. Comme cette voiture n'était plus qu'à une petite distance de la Bastide, un voyageur, se penchant à l'une des portières, agita la main. Mademoiselle de Vaublanc poussa un cri de joie.

—Mon père, ma mère, s'écria-t-elle haletante, nous sommes sauvés !... C'est Gérard !

—Le brave garçon ! murmura le comte ; mais, lui comme les autres, il ne peut plus rien pour nous !

Charles avait ouvert la grille et la voiture entra dans la cour à grand bruit. A peine se fut-elle arrêtée que deux voyageurs, couverts de poussière, en descendirent. L'un d'eux, en effet, était Gérard ; l'autre, qui se tenait un peu en arrière, semblait vouloir cacher ses traits sous son chapeau à larges bords.

L'ingénieur salua rapidement les dames et s'avança vers M. de Vaublanc.

—Cher comte, lui dit-il en lui serant la main, je vous ai paru sans doute un ami bien tiède. Hier au soir, à la vérité, j'ai reçu un mot de madame Arnaud qui m'annonçait dans quel embarras vous deviez vous trouver aujourd'hui ; mais j'ai été retenu par certaines formalités à remplir... Heureusement j'arrive à temps... Vous alliez partir, à ce qu'il me semble ?

—Pour un vilain endroit, répliqua M. de Vaublanc avec son sourire amer ; mais ajouta-t-il aussitôt en montrant sa femme et sa fille, j'ai des compagnes de voyage qui me rendront plus supportables les fatigues de la route.

—Comment, dit l'ingénieur avec indignation, est-on allé si vite et a-t-on poussé les choses si loin?... Vous n'avez donc pas reçu la dépêche ministérielle dont le double est parvenu à la préfecture, annonçant que vous étiez concessionnaire du chemin des Corniches !

—Je l'ai reçue, mon bon Gérard ; mais cette faveur ne produit pas l'effet de l'argent comptant sur ces messieurs les huissiers ; on les a choisis fort expéditifs et surtout fort opiniâtres !

—Ils s'adouciront pourtant... Monsieur Fortin, poursuivit l'ingénieur en s'adressant à son compagnon qui se tenait toujours à l'écart, ce soin vous regarde.

—Fortin, s'écria M. de Vaublanc, pris tout à coup d'un accès de fureur ; que ce misérable ne m'approche pas?... Je serais capable...

—Paix, mon cher comte, je vous en supplie, interrompit Gérard ; Fortin a de grands torts envers vous, mais il va les réparer, je l'espère.

En effet, Fortin, autrefois si exaspéré et si insolent, avait maintenant une contenance humble et piteuse. Il s'avança, le chapeau à la main :

—Je suis peiné, monsieur de Vaublanc, dit-il, infiniment peiné des rigueurs dont vous avez été victime. J'avais été poussé au désespoir par notre désastre commun ; mais on a mal compris mes intentions, et je vais vous le prouver.

Puis, sans attendre la réponse du comte, il se tourna vers les gens de la justice et leur dit, de manière à être entendu non seulement d'eux, mais encore des domestiques de la Bastide :

—Messieurs, c'est par suite d'une erreur et d'un mal-entendu que l'on est venu troubler la tranquillité de M. de Vaublanc et de sa famille. Tout ce qui a été fait ici depuis ce matin est nul et non avenu ; saisie et procédure sont mises à néant. Vous

allez laisser les choses dans l'état où vous les avez trouvées et quitter cette maison au plus vite... Monsieur, Richard, ajouta-t-il en s'adressant à l'huissier principal, rendez-moi ce dossier qui m'appartient.

Il s'empara de la volumineuse liasse de papiers que portait l'officier ministérielle ; avant que Richard eût pu deviner son attention, Fortin la déchira et en jeta les morceaux au vent.

—Monsieur ! monsieur ! qu'avez-vous fait ? s'écria l'huissier consterné ; dans ce dossier se trouvaient la grosse du jugement rendu contre M. de Vaublanc, votre acte de société, vos titres de créances...

—M. de Vaublanc ne me doit plus rien, messieurs, répliqua Fortin d'un ton plus haut encore ; peut-être même serai-je obligé de lui restituer à mon tour certaines sommes importantes dont il est en avance avec moi. Je n'ai donc à invoquer aucun titre contre lui ; je m'en remettrai à sa justice et à sa loyauté qui n'ont jamais été l'objet d'un doute sérieux... Quant à vous, Richard, vous ne perdrez rien et je me charge de payer vos frais.

Le désintéressement de Fortin était si extraordinaire que le comte lui-même en fut touché.

—Monsieur Fortin, dit-il, je ne demande pas tant. Je connais mes engagements envers vous, et malgré la destruction de votre titre, je saurai les remplir.

Gérard se hâta d'intervenir :

—Mon cher de Vaublanc, reprit-il, si peu croyable que cela vous paraisse, Fortin a raison ; vous ne lui devez rien ; écoutez-moi. Vous savez déjà la préférence qui vous est accordée par le gouvernement au sujet du chemin des Corniches. Cette faveur a été obtenue par l'influence d'un ami dont je parlerai bientôt ; mais ce n'est pas tout. J'ai agi, de mon côté, auprès du préfet et de l'ingénieur en chef du département. Sur mes instances, ils ont remontré à l'administration centrale que l'on ne devait pas laisser l'entreprise Fortin, entreprise sérieuse et estimable, succomber devant des difficultés imprévues, qu'il était de toute justice de lui venir en aide pour mener à bien une œuvre inexécutable par les moyens ordinaires. Nous avons eu le bonheur de faire admettre ces réclamations ; une dépêche télégraphique, envoyée ce matin à la préfecture, annonce que le gouvernement annule le marché conclu avec Fortin et ses associés, qu'il se charge seul désormais du percement du tunnel, et que le prix des travaux accomplis jusqu'à ce jour par la société Fortin lui serait remboursé dans le plus bref délai. Ces nouvelles m'ont été transmises au moment où j'allais partir pour venir ici, et sachant combien vos dangers étaient pressants, j'ai pensé que ce qu'il y avait de mieux à faire était de prendre avec moi M. Fortin. Il a consenti volontiers à m'accompagner, et je suis heureux de voir que nous avons pu prévenir des désastres peut-être irréparables.

M. de Vaublanc écoutait avidement ces détails et ne pouvait croire à ce revirement de fortune. Il pressa Gérard de questions ; et enfin, sûr d'avoir bien compris, il se jeta dans les bras du jeune ingénieur en lui adressant les plus affectueux remerciements. Il alla même, dans l'excès de sa joie, jusqu'à tendre la main à Fortin qui se confondait en excuses pour sa conduite passée.

Les dames, comme on peut croire, partageaient ces transports ; elles exprimaient leur reconnaissance à Gérard avec la plus touchante effusion, elles comblaient de caresses le chef de famille, et Emma lui dit à l'oreille :

—Ah ? mon père, où en serions-nous, si vous n'aviez écouté que votre désespoir ?

Tout cela se passait dans la cour de la Bastide, et il était temps de mettre un terme à ces agitations. Le comte, le premier, revint à lui-même ; il ordonna aux domestiques, fort satisfaits aussi de cette termination inattendue de la crise, de rentrer la voiture et de retourner à leur ouvrage. Puis, il invita Gérard, qui avait annoncé l'intention de rester jusqu'au lendemain, à passer au salon, et il poussa la condescendance jusqu'à faire la même invitation à Fortin. Mais l'entrepreneur savait bien que sa présence ne pouvait être fort agréable à cette famille, et il eut le bon goût de refuser.

—Merci, monsieur de Vaublanc, répliqua-t-il avec un reste de confusion ; quoique nous ayons été associés, ma place n'est pas dans un salon avec des dames... Je vais donc, si vous le permettez, me rendre avec ces messieurs (et il désignait les huissiers) à l'auberge de Saint-Martin, où je logerai cette nuit. Demain, quand vous serez plus tranquille, je viendrai vous voir et nous nous concerterons sur les mesures à prendre dans notre intérêt commun... Ah çà ! poursuivit-il en affectant la cordialité, j'ose croire qu'il n'y a plus de rancune entre nous ? J'avoue mes torts, j'avais perdu la tête et j'ai peut-être usé de mon droit avec trop de rigueur...

—Oui, oui, Fortin ; j'aurais bien des choses à vous dire et bien des reproches à vous adresser, mais à quoi bon ? Oublions donc tout cela... Vous viendrez me voir demain et nous causerons... Un mot encore pourtant : puisque vous avez été mon associé, il est juste que vous ayez part à mes prospérités. On ne vous refusera pas des actions de la nouvelle compagnie, Fortin, dussé-je vous donner des miennes ; c'est ainsi que je me vengerai de vos persécutions.

Fortin exprima sa gratitude avec une chaleur qui prouvait combien il appréciait la générosité de ce procédé. Pendant qu'il remerciait, l'huissier principal, qui avait écouté la conversation précédente, s'approcha d'un air patelin :

—Monsieur le comte, dit-il, je suis un pauvre père de famille, et je ne crois pas être indigne de vos bienfaits. Or, vous avez parlé de m'accorder aussi quelques actions ; ne vous offenserez-vous pas si je vous rappelle cette promesse ? Vous savez avec quelle complaisance, avec quelle douceur, j'ai rempli les devoirs de mon ministère.

—Oui, répliqua M. de Vaublanc ironiquement, vous avez saisi mes propriétés et vous m'avez arrêté moi-même avec une grâce infinie, je dois en convenir... Mais, en définitive, vous auriez pu vous montrer plus dur... calculez donc pour quelle quantité d'actions vous pourrez opérer les versements, et nous verrons.

Ce succès parut encourager l'autre huissier, et peut-être un ou deux des plus huppés parmi les recors, à présenter de pareilles requêtes ; car la fièvre d'actions qui s'était alors emparée de Paris commençait à se répandre dans la province ; mais le comte jugea convenable de couper court à ces importunités :

—Messieurs, dit-il, épargnez-nous... Ces dames et moi, nous sommes brisés de fatigue, épuisés de besoin, et M. Gérard attend que nous lui fassions les honneurs de cette maison dont je me vois avec tant de bonheur redevenu propriétaire... Aussi, je ne vous retiens plus.

Sans doute les solliciteurs d'actions ne se fussent pas découragés, malgré ce congé en règle ; mais Fortin, craignant de compromettre la bonne harmonie nouvellement rétablie entre lui et son ancien associé, fit un signe impérieux pour ordonner le départ. Bientôt, huissiers et recors s'éloignèrent de la Bastide. A leur air piteux on eût dit d'une bande de corbeaux qui, accourus pour dévorer un corps humain, réputé mort, se seraient aperçus tout à coup que le corps était bien vivant et en état de se défendre.

Deux heures après, Gérard et la famille de Vaublanc étaient réunis dans la salle à manger de l'habitation, à la suite d'un repas où personne n'avait montré beaucoup d'appétit. Le comte, Emma et le jeune ingénieur semblaient être encore dans tout l'enivrement de la joie. Seule, madame de Vaublanc se montrait distraite, préoccupée, parfois même triste et abattue.

Il vint un moment néanmoins où la comtesse dut prêter l'oreille à la conversation. M. de Vaublanc disait à Gérard :

—Vous m'avez parlé, mon ami, d'un protecteur inconnu et puissant qui nous aurait chaudement appuyés là-bas, à Paris ; à présent que nous sommes seuls, ne pourriez-vous pas me le nommer ?... Je ne vous cacherai pas qu'au moment où le facteur m'a remis la lettre qui contenait cette importante nouvelle, j'étais bien près de "jeter, comme on dit, le manche après la cognée !"

Et il regarda sa fille qui ne put s'empêcher de frissonner à ce terrible souvenir.

—Cette nouvelle, continua le comte, bien qu'elle n'ait pas produit sur ces stupides huissiers l'effet que j'en attendais n'a pas moins relevé mon énergie ; aussi ai-je contracté une dette de reconnaissance beaucoup plus grande qu'on ne pourrait le croire envers mon bienfaiteur mystérieux, et j'ai la plus vive impatience de savoir qui il est.

L'ingénieur nomma le comte de Bernay, pair de France et l'ami particulier du ministre.

—Le comte de Bernay ? répliqua M. de Vaublanc ; mais je ne l'ai jamais vu.

—Vous avez vu du moins une personne de sa famille... Je crois que je puis maintenant trahir son *incognito*... C'est la marquise Arnaud de La Villelève, qui est directrice des postes au bourg de Saint-Martin, sous le modeste nom de madame Arnaud.

—Madame Arnaud ! s'écria Emma ; il n'est personne à qui j'aurais souhaité davantage d'avoir cette obligation.

—Madame Arnaud ! répliqua la comtesse à son tour ; et cependant nous lui avons dernièrement refusé notre porte... Mais vous, monsieur Gérard, vous vous êtes donc aussi trouvé en relations avec cette dame ? Elle est pour nous comme une vivante énigme, et on nous l'a peinte sous les plus noires couleurs.

—Alors on l'a calomniée, madame la comtesse, répliqua Gérard avec beaucoup de feu ; j'ai connu autrefois la marquise, quand son mari, le préfet de***, m'honorait de sa protection, jamais plus noble et plus sainte femme n'a mérité le respect et l'affection des honnêtes gens. Sa modeste condition actuelle témoigne, plus que tout le reste, de son désintéressement, de sa généreuse fierté ; elle n'aurait qu'à vouloir pour occuper ailleurs un rang digne d'elle.

—Mon Dieu ! serait-il possible ? demanda la comtesse ; on m'avait dit tant de mal de cette dame !

—Ma position particulière à l'égard du calomniateur m'empêche d'exprimer mon jugement sur ses audacieuses assertions...

—Mais rien ne m'en empêche, moi, s'écria le comte ; vous tenez ces mensonges, chère Léocadie, de ce drôle de Puyieux, que vous avez rencontré, il y a quelques jours, au val de la Fontaine. Je comprends qu'il n'ait pas de bien à dire de madame de La Villelève, car c'est elle qui m'a prouvé, par des pièces légales et irréfutables, que l'adversaire de Gérard était le plus vil, le plus méprisable des hommes.

—Quoi ? demanda Emma, est-ce du baron de Puyieux que vous parlez ainsi ?

—Lui ! lui ! répéta madame de Vaublanc, terrifiée. Ah ! monsieur, pourquoi donc ne me préveniez-vous ? as ?

—Je voulais vous cacher, ma chère Léocadie, que nous avions admis à notre foyer, à notre table, un duelliste de profession, un chevalier d'industrie, un aventurier enfin, capable de toutes les mauvaises actions, de toutes les bassesses.

M.M. de Vaublanc s'écria :

—Sur ma foi ! je ne sais à quoi attribuer la bienfaisante intervention de cette madame Arnaud dans mes affaires, à moins que ce ne soit à l'affection dont elle s'est prise pour notre chère Emma... Néanmoins, Gérard, continua-t-il d'un ton plus ouvert et plus gai, c'est vous surtout qui avez été l'instrument de notre salut. Or, j'admire, jeune homme, combien vous êtes lent à réclamer le paiement de certaines dettes... A votre âge, morbleu ! je n'aurais pas eu tant de patience !

Et il regarda sa fille, qui baissa les yeux. Gérard devint lui-même craмоisi.

—Cher comte, répliqua-t-il en essayant de répondre sur le ton de la plaisanterie, il est des engagements dont on ne doit pas réclamer trop tôt le paiement, de peur de paraître indiscret.

—Indiscret ? Allons donc ! Et quand le débiteur grille du désir de s'acquitter ?

—Oh ! mon père ! dit Emma en faisant la moue.

M. de Vaublanc les regarda l'un et l'autre en souriant, puis, il se leva, et, prenant la main de Gérard, il lui dit avec émotion :

— Embrassez-moi, mon fils.

L'ingénieur se jeta dans ses bras avec transport. Le comte se dégagea bientôt de son étreinte, et, le conduisant vers sa femme, il ajouta :

— Embrassez votre mère.

Madame de Vaublanc sortit d'une profonde rêverie.

— Quoi donc ? de quoi s'agit-il ? demanda-t-elle.

— Eh ! vraiment, Léocadie, ignorez-vous que votre fille a promis sa main à Gérard, s'il parvenait à nous tirer des horribles embarras où nous étions il y a quelques heures encore ? Gérard réclame l'exécution de cette promesse, et il ne manque plus, je crois, que votre consentement.

— Je l'accorde de tout cœur, répliqua la comtesse, qui profita de cette occasion pour donner un libre cours à ses larmes ; il est loyal et bon, lui, il mérite d'être aimé !

Et elle embrassa son gendre futur, qui ne remarqua pas ce que cette émotion pouvait avoir d'étrange.

— Maintenant, reprit M. de Vaublanc avec malice, en se tournant vers sa fille, il nous reste à savoir si Emma ne voit décidément aucune difficulté à ces arrangements ? Peut-être a-t-elle réfléchi depuis quelques jours...

— Mon père, vous savez bien que vous me reprochez continuellement de ne jamais réfléchir.

Et elle laissa prendre sa main par l'ingénieur.

— Mes enfants, poursuivit M. de Vaublanc, la journée qui vient de s'écouler ne sera pas sans enseignements pour moi. Je ne veux plus m'exposer et exposer les miens à une crise semblable à celle où j'ai failli laisser l'honneur et la vie... Ne craignez pas Gérard, que je compromette désormais, par des spéculations hasardeuses, la fortune qui m'est rendue. Je vais m'occuper sans retard de me dégager honorablement envers ceux dont les intérêts sont liés aux miens, puis, je vivrai en paix dans ma famille, content de la richesse que Dieu m'a donnée.

Emma et Gérard l'encouragèrent sérieusement dans sa résolution, comme on peut le croire, quant à la comtesse, cette promesse de son mari en tout autre moment l'eût comblée de joie ; mais, dans l'état d'anxiété où elle se trouvait, elle ne put que prononcer quelques paroles approbatives.

VI

LA LETTRE.

Cette journée avait été à peine moins agitée pour la directrice des postes de Saint-Martin que pour les habitants de la Bastide-Vialard.

Une partie de la journée s'écoula. Valérie était absorbée par les soins un peu minutieux de sa charge, quand un visiteur entra résolument dans la partie du bureau où elle se trouvait.

Valérie, très sévère sur l'étiquette, allait l'inviter à se tenir de l'autre côté du guichet ; mais un regard jeté sur l'intrus modifia sa résolution. Celui qui venait de violer si délibérément son domicile était un beau vieillard, à barbe blanche, à l'air futé et majestueux à la fois, dont le costume campagnard était arrangé avec propreté. C'était notre ancienne connaissance, le bailli au val de la Fontaine.

Valérie ne le connaissait pas, mais, par respect pour son grand âge, elle lui offrit un siège. Le bonhomme ne tarda pas à s'annoncer lui-même.

— Madame la directrice, dit-il en s'asseyant, c'est moi que je suis Lombard, le bailli des troupeaux transhumants qui sont là-haut sur les montagnes pastorales... vous devez voir mon nom souvent, parce que je reçois beaucoup de lettres... oui, c'est moi.

En parlant ainsi, Lombard avait une telle dignité qu'on eût dit qu'il était, non pasteur de troupeaux, mais bien général d'armée. Toutefois, la directrice ne se laissa pas éblouir par l'importance de son hôte, et elle dit avec aménité :

— Eh bien ! monsieur Lombard, qu'attendez-vous de moi ?

Le bailli prit du tabac dans sa tabatière de corne, et, après s'être mouché bruyamment dans un mouchoir à carreaux rouges, il répliqua :

— C'est donc pour vous apprendre, madame la directrice, que j'ai besoin pour le moment d'envoyer une somme de deux mille francs à mon compère Grimou, qui est fermier dans le Oran. J'ai tardé le plus que j'ai pu, mais Grimou s'impatiente, et il faut bien finir par s'exécuter. Aussi, comme la poste demande trop cher pour ses mandats, j'ai eu l'idée d'envoyer à mon compère des billets de banque dans une lettre ; vous ne pouvez pas vous opposer à cela, je pense ?

— Pas le moins du monde, monsieur Lombard.

— Fort bien ; alors je me suis mis à chercher des billets de banque pour mon bon argent blanc, mais *pécaire* ! ces choses-là ne sont pas communes dans nos montagnes. Enfin, j'en ai découvert deux, tels qu'il me les faut. Seulement, vous comprenez bien qu'on ne lâche pas ainsi des sacs d'écus pour du papier sans s'être assuré qu'il n'y a pas de tricherie... Donc, avant de les prendre, j'ai voulu vous les montrer, à vous qui devez vous y connaître.

— Montrez-les-moi, mon brave homme, répliqua complaisamment Valérie.

Le bailli tira de sa poche un vieux portefeuille de cuir, et prit, au milieu de plusieurs pièces crasseuses deux billets de mille francs, à peine moins crasseux, qu'il déplaça lentement et qu'il plaça sous les yeux de la directrice.

Celle-ci étudia les caractères tracés dans la pâte du papier, la signature des dignitaires de la Banque, les vignettes qui encadrent ces précieux chiffons ; mais à peine eut-elle examiné à leur tour les numéros d'ordre, qu'elle ne put retenir un léger tressaillement. Elle alla chercher dans un casier une note qu'elle compara soigneusement avec les billets présentés par Lombard ; bientôt elle revint vers le bailli, l'œil brillant et le visage animé.

Le vieux bonhomme suivait du regard tous ses mouvements ; comme elle se taisait, il demanda :

— Voyons, madame, est-ce qu'ils seraient véreux, par hasard ?

— Je ne dis pas cela... cependant, il importe que je sache de qui vous les tenez.

— *Pécaire* ! ce n'est pas un secret ; ils m'ont été remis par ce monsieur qui demeure à la Masure... vous savez ? celui qui a été blessé au bras.

— Je m'en doutais ! s'écria madame Arnaud.

Mais aussitôt elle ajouta d'un ton plus froid :

— Avez-vous remis à cette personne la somme que représentent ces valeurs ?

— Pas si bête ! répliqua le bailli en clignant des yeux : ces gens de la ville aiment parfois à se gausser de nous autres... Mais on ne coupe pas ainsi la laine sur le dos au père Lombard... J'ai déposé l'argent entre les mains de Focillon, l'aubergiste de la Masure, avec défense de les donner avant que je me fusse assuré si les billets étaient de bon aloi.

— Vous avez agi sagement, monsieur Lombard ; ne vous pressez pas trop de les échanger contre de l'argent comptant.

— Comme cela, ils sont faux ? demanda le vieillard.

— Je n'en sais rien encore ; je ne pourrai vous répondre d'une manière précise que demain... Et en attendant je les garde, afin de les montrer à des personnes compétentes.

— Vous les gardez ? mais, madame, songez donc...

— Que risquez-vous, mon ami ? Votre argent, vous me l'avez dit vous-même, est déposé en mains sûres ; vous veillerez à ce qu'il n'en sorte pas. Quant à ces billets, une seule personne peut vous les réclamer, c'est M. de Puyseux, la personne de qui vous les tenez. S'il vous les demande, dites-lui de s'adresser à moi... Du reste, afin de mettre votre responsabilité à découvert, je vais vous donner un reçu en bonne forme.

Elle saisit une feuille de papier et traça quelques lignes. Lombard prit cette reconnaissance et, après avoir posé ses

lunettes de corne sur son nez, il lut lentement, ou plutôt il en épela chaque mot. Tout à fait rassuré, il la plia en quatre, la glissa dans son portefeuille et fit ses préparatifs de départ.

—Avez-vous, madame la directrice, reprit-il, qu'il y a quelque manigance là-dessous... Voyons ! les billets ne sont pas bons chrétiens ? convenez-en.

—Eh bien ! s'il faut le dire, répliqua Valérie en baissant la voix, il ne serait pas prudent d'accepter de pareilles valeurs ; mais, encore une fois, je n'aurai d'opinion arrêtée là-dessus que demain. Jusque-là, monsieur Lombard, vous serez discret, je l'espère. Un homme de votre âge doit savoir retenir sa langue.

—Bon, bon ! suffit, madame... Tout de même, je l'aurai échappé belle... Ah ! mes pauvres écus ! ne vaudrait-il pas mieux les laisser moisir au fond d'un tiroir ?... Et puis, fiez-vous donc à ces beaux messieurs avec leurs grands airs !... Merci tout de même, madame la directrice ; sans vous, j'aurais fait une fameuse sottise !

Il salua et sortit en agitant le bâton de néflier qui lui servait de contenance plutôt que d'appui.

Demeurée seule, Valérie poussa un soupir de soulagement. Tout à coup on frappa à la porte.

Ouvrant la porte de communication qui existait entre la partie du bureau destinée au public et la partie où elle se tenait d'habitude, elle ajouta :

—Entrez, monsieur ; puisque le hasard vous a conduit ici, je ne suis pas fâchée d'avoir avec vous certaines explications dont vous apprécierez l'importance.

La douceur de Valérie fit croire à Puyseux que cette femme, jusque-là si ferme et si énergique, avait quelque grâce à lui demander ; or, il avait été trop maltraité dans les luttes précédentes pour ne pas sentir la nécessité de se montrer coulant sur les conditions de paix. Il se rendit donc à l'invitation, et ôtant son chapeau avec une politesse un peu tardive, il prit place sur la chaise de paille que la directrice venait de lui offrir.

—Ah ! madame, dit-il en minaudant, vous repentiriez-vous enfin de la guerre impitoyable que vous m'avez déclarée ces derniers temps ? J'ai bien déploré...

—Assez, monsieur, interrompit Valérie ; je ne sais ce que vous voulez dire. Il ne s'agit pas du passé, mais du présent.

Et comme Puyseux restait interdit, elle poursuivit :
—Est-il vrai, monsieur, que vous avez remis deux billets de mille francs au nommé Lombard, baillie ou chef d'un troupeau transhumant, en échange d'une égale somme en argent qui restera déposée chez une tierce personne jusqu'à vérification de l'authenticité de ces billets ?

—Madame, je ne puis comprendre...

—Répondez, je vous prie, catégoriquement ; cela est-il vrai, oui ou non ?

—Je ne saurais le nier ; cependant...

—Permettez... Les billets dont il s'agit ne portent-ils pas les nos 2549 et 7234 ?

—Eh ! madame, comment saurais-je cela ? Bon pour des comptables de s'inquiéter de semblables détails ; mais nous autres gens du monde, nous n'y regardons pas de si près. Le vieux berger a eu besoin de changer de l'argent contre des billets ; pour lui rendre service, j'ai cherché dans mon portefeuille et je lui ai remis au hasard...

—Vous lui avez remis les billets portant les numéros en question... j'en suis bien sûre, puisque ces billets sont là, entre mes mains.

Puyseux était devenu pâle.

—Mais enfin, madame, dit-il avec impatience, où voulez-vous en venir ?

—Vous ne devinez pas ? Ces billets ont été volés, monsieur.

—Volés ! répéta Puyseux en se levant d'un bond.

Mais au même instant des bottes éperonnées sonnèrent sur le plancher du bureau, et le brigadier de gendarmerie, homme d'une stature presque colossale, apparut au guichet, suivi de près par Thérèse.

—Eh bien, madame la directrice, demanda-t-il, qu'y a-t-il donc ? mademoiselle Thérèse est venue me chercher aussi effarée, morbleu ! que si le feu était à la maison.

—Thérèse m'aura mal comprise, monsieur le brigadier, dit Valérie sans s'émouvoir ; il s'agit tout simplement d'une affaire de service. Mais puisque vous voilà, ne vous éloignez pas, je vous prie. Je suis à vous dans un instant, aussitôt que j'aurai terminé avec M. le baron de Puyseux. Ce ne sera pas long ; en attendant, veuillez vous asseoir... et, tenez, voici pour vous aider à prendre patience.

Elle lui tendit un journal par l'ouverture du guichet, et le brigadier le prit avec avidité.

—Merci, merci, madame, dit-il ; vous me faites grand plaisir. Il y a si longtemps que je n'ai eu de nouvelles des camarades d'Afrique ! Aussi, ne vous pressez pas... j'ai tout mon temps à moi.

Il déplia le journal et, s'asseyant sur un banc destiné au public, il lut attentivement les nouvelles de la guerre.

—Vous, Thérèse, ma fille, ajouta Valérie, songez un peu au dîner... je vous rappellerai si j'ai besoin de vous.

Thérèse sortit aussitôt.

Pendant ce temps, Puyseux était resté debout, frappé de stupeur.

—Asseyez-vous encore, monsieur, répliqua Valérie à demi-voix, je n'ai pas fini.

Il obéit machinalement. Alors la directrice poursuivit de manière à n'être pas entendue dans l'autre partie de la salle :

—Comme je vous le disais, monsieur, les billets portant les Nos 2549 et 7231, billets que, de votre propre aveu, vous avez confiés au baillie Lombard pour les changer, ont été volés.

—Mais, madame, balbutia le baron avec effort, comment peut-on savoir...

—On sait jusqu'aux plus petites circonstances de ce crime ; écoutez-moi : un homme que l'on supposait estimable, bien qu'autrefois et ailleurs il eût été gravement compromis, était reçu dans l'intimité dont il avait surpris la confiance. Un matin on apporta, dans un salon où tout le monde avait accès, la correspondance du maître de la maison, et cette correspondance demeura quelques instants sur la table. L'homme dont nous parlons se trouva seul dans le salon, et, soit qu'il connût l'écriture d'une de ces lettres, soit qu'à certains signes il eût deviné sous l'enveloppe les plis soyeux de billets de banque, il s'empara de la lettre, l'ouvrit adroitement avec des ciseaux à broder qui se trouvaient là, en retira les billets, puis referma l'ouverture avec de la colle parfumée comme on en trouve dans certains portefeuilles élégants... Dites, monsieur, ne vous semble-t-il pas que les choses ont dû se passer exactement ainsi ?

Les traits de Puyseux étaient décomposés.

—Madame, reprit-il en élevant la voix sans y songer, quelles preuves avez-vous de semblables faits ?

—Chut ! reprit la directrice, il n'est pas nécessaire de mettre encore " nos voisins " dans la confidence... Mais permettez-moi d'achever, et vous verrez que les preuves ne manquent pas. La personne dont nous parlons avait gardé pendant plusieurs mois les billets volés, laissant les soupçons planer sur l'administration des postes et sur des innocents. Mais après cette longue attente, ayant besoin d'argent sans doute, elle n'a plus vu aucun danger à se défaire de ces billets, et elle en a proposé le change à un bon vieux campagnard qu'elle supposait fort inexpérimenté en pareille matière. Par malheur il était arrivé, d'autre part, que la directrice du bureau soupçonné avait écrit à l'expéditeur des valeurs dérobées pour lui demander s'il n'aurait pas conservé les numéros de ces billets ; l'expéditeur, en effet, avait cru devoir prendre cette précaution, et il s'était empressé d'indiquer les Nos 2549 et 7231. Alors la directrice, toujours dans le but de sauvegarder son honneur et celui de son administration, avait dénoncé au parquet de la cour royale de*** le vol commis à la Bastide-Vialard, vol dont, à cette époque, on ne soupçonnait pas l'auteur. Les magistrats à leur tour, ont transmis à tous les parquets de France les numéros

des billets disparus, afin qu'on arrêtât sur-le-champ quiconque s'en trouverait porteur... Or, voyez quel singulier hasard ! tandis qu'on cherche au loin ces malheureux billets, un vieux campagnard, fort défilant, comme ils le sont tous, s'adresse à moi pour être éclairé sur l'authenticité de ceux qu'on lui propose, et je trouve... les Nos 2549 et 7231 ! Mon devoir était tout tracé ; je retiens les malencontreux chiffons, je fais prévenir le brigadier de gendarmerie, et... Vous, monsieur, ne comprenez-vous pas de quoi il s'agit ?

Puysieux se sentit perdu.

Madame Arnaud reprit. Vous êtes absolument en mon pouvoir vous le voyez néanmoins, je veux user de clémence envers vous je ne vous livrerai point à la justice si vous quittez immédiatement le pays pour n'y jamais revenir. Ainsi ne perdez pas de temps car demain je ne serai pas maîtresse des événements.

Puysieux lança un regard de colère à la directrice, balbutia quelques paroles et sorti aussitôt du bureau.

La journée s'écoula. Bien que Valérie n'eût pas vu Gérard quand il avait traversé Saint-Martin, elle ne tarda pas à être informée par la rumeur publique de l'heureuse tournure qu'avaient prise les événements à la Bastide. Toute la bande d'huissiers et de recors, sous la conduite de Fortin, venait de rentrer au bourg en racontant, à qui voulait l'entendre, que la démonstration de la matinée avait été causée par une erreur, que M. de Vaublanc était le plus loyal et le plus honorable des hommes ; que sa fortune était mieux assise que jamais, etc. Madame Arnaud apprît ces détails de Thérèse, et des facteurs qui naturellement étaient toujours informés les premiers des nouvelles du pays.

— C'est fort bien, pensait Valérie, Aujourd'hui même j'irai m'assurer si l'on me refusera encore la porte à la Bastide-Vialard.

Mais elle ne pouvait sortir avant l'arrivée du courrier du soir, et quand la voiture fut passée, il fallut procéder au triage des dépêches. Comme la directrice s'occupait de ce soin avec l'aide de Thérèse, celle-ci s'écria tout à coup :

— Ah ! madame, voici plusieurs lettres pour vous... Et tenez, celle-ci est aussi grande, ma foi ! que celle qui est arrivée ce matin pour M. Vaublanc.

La directrice s'empressa d'ouvrir ses lettres, tandis que Thérèse continuait sa tâche. Valérie, après avoir achevé cette lecture, demeura pensive un moment, puis elle laissa échapper tout haut ces paroles :

— Allons ! je n'ai plus d'objections à faire... il faut céder.

La factrice regarda sa maîtresse d'un air d'intérêt.

— J'espère, madame, dit-elle, que vous ne venez d'apprendre rien de fâcheux ?

— Non, ma fille ; seulement, je vais encore être dans l'obligation de quitter Saint-Martin, et cette fois ce sera pour toujours.

— Pour toujours, madame ? dit Thérèse avec douleur ; nous qui commençons à tant vous aimer !

Je serai remplacée par une personne que vous aimerez autant et peut-être d'avantage. Du reste... avant de partir, Thérèse, je m'arrangerai pour qu'en mon absence vous ne manquiez pas de consolations. Vous épouserez Jacques Dumoulin, puisque vous voulez décidément en courir les risques. Je me chargerai des effets de nocce, et le jour du mariage vous porterez un de ces jupons brodés que vous admirez tant.

— Ah ! que madame est bonne ! s'écria la factrice transportée.

Mais on ne pouvait démêler si ces transports avaient pour cause la permission de mariage ou la promesse d'un des splendides jupons de sa maîtresse. Comme elle allait peut-être s'expliquer, la directrice lui fit un petit signe amical et se replongea dans sa lecture.

Bientôt pourtant elle passa dans sa chambre à coucher. Quand elle reparut, elle avait remis son châle, son chapeau, et elle était prête pour sortir. Après avoir congédié les piétons qui venaient de rentrer et donné ses ordres à Thérèse, elle se dirigea d'un pas rapide vers la Bastide-Vialard.

VII

LA RÉPARATION

Lorsque la comtesse entendit Charles annoncer la directrice des postes, elle poussa un soupir de soulagement.

— Ah ! qu'elle soit la bienvenue ! s'écria-t-elle, oubliant toutes ses préventions passées.

— Madame Arnaud ! la chère madame Arnaud ! dit Emma en courant au-devant de Valérie.

— Notre fée bienfaisante ? dit le comte.

— La plus noble et la meilleure des femmes ! ajouta Gérard. Ce fut au milieu de ce concert d'éloges et de paroles affectueuses que Valérie fit son entrée dans le salon. La nuit tombait et l'on n'avait pas encore allumé les lampes. Cette demi-obscurité empêcha que l'on ne vit un sourire un peu amer errer sur les lèvres de la directrice pendant qu'elle disait :

— Voilà un accueil bien différent de celui que j'ai reçu dans cette maison, il y a seulement quelques jours !

Le comte et la comtesse ne comprirent pas ce reproche, mais Emma, qui s'était emparée du bras de madame Arnaud, murmura en l'embrassant :

— Méchante, vous savez bien que, moi du moins, je n'ai jamais changé pour vous.

On prit place, et la conversation devint générale. Le comte remercia chaleureusement madame Arnaud de lui avoir expédié sans retard la dépêche ministérielle.

— Bah ! dit Valérie en souriant, ce sont là de ces légers services que mes fonctions me permettent de rendre à de bons voisins... Quoi de plus simple et de plus naturel ?

— Mais était-il aussi naturel que vous, madame, vous ayez pu exercer une influence sérieuse sur une décision du gouvernement ?

— Que voulez-vous dire, monsieur le comte ? Moi, pauvre directrice des postes dans un village des Basses-Alpes ?...

— Vous feignez de ne pas me comprendre ; mais vous ne donnerez pas le change à ma gratitude, car je sais quelle part vous avez dans le contenu de la dépêche que vous avez été chargée de me transmettre.

— Ah ! monsieur Gérard, monsieur Gérard, dit Valérie en se tournant vers l'ingénieur et en le menaçant du doigt. Allons ! poursuivait-elle gaiement, pour ne pas humilier ceux qui peuvent se croire mes obligés, je vais bientôt me trouver dans la nécessité de changer de titre et de nom... En attendant, monsieur le comte, la directrice des postes de Saint-Martin vient de terminer une tâche dont le résultat ne saurait vous être indifférent. Les deux billets de mille francs, qui ont été dérobés dans une lettre à votre adresse, sont retrouvés, et on vous les remettra en même temps que vous connaîtrez le voleur.

— Et ce voleur, quel est-il ?

— Vous le saurez demain ; il ne faut rien préjuger de l'œuvre de la justice.

— Et nous découvrirons sans doute aussi dans cette affaire, reprit M. de Vaublanc, de nouveaux témoignages de votre sagacité, de votre haute intelligence. Déjà vous nous aviez rendu un immense service en arrachant le masque à un intrigant qui avait surpris ma confiance. Les preuves positives de son indignité nous sont arrivées fort à propos, là-bas au Camp-de-César, car le combat allait recommencer, et ce féroce duelliste eût tué infailliblement notre pauvre ami Gérard... ce qui eût contrarié beaucoup certaines personnes de ma connaissance !

— Eh bien ! ce service, si grand qu'il soit, reprit l'ingénieur, ne pouvait rien ajouter à l'amitié, à l'admiration que m'inspirait déjà madame Arnaud.

— Et que je partage, moi ! s'écria mademoiselle de Vaublanc avec chaleur.

Madame Arnaud sourit.

— Ces marques de sympathies, reprit-elle, sont une compensation suffisante aux calomnies que M. de Puysieux, pour se venger, a répandues contre moi, calomnies qui ont pu m'a-

liéner un moment des personnes dont l'estime m'était précieuse. Du reste, on ne doit plus s'inquiéter de sa présence dans le voisinage, ce soir il a quitté le pays, la France même, et, selon toute apparence, il n'y rentrera pas de sitôt.

— Il est parti, madame ? s'écria la comtesse, en êtes-vous sûre, bien sûre ?

— D'autant plus sûre qu'il ne saurait séjourner ici désormais sans courir les plus grands risques.

— Dieu soit loué ! Quand je songe qu'il a vécu si longtemps au milieu de nous... Mais ne pensez-vous pas, chère madame, qu'il pourrait, même à distance, nous faire encore du mal !

— Il est maintenant réduit à l'impuissance ; je m'en porte garante.

Malgré l'obscurité croissante, elle adressait à madame de Vaublanc un regard plein d'encouragements et de consolations.

— Ma foi ! je suis charmé, dit le comte, que ce drôle ne soit plus auprès de nous. On ne sait ce qu'il eût pu machiner contre notre repos, et j'aurais dû depuis longtemps prendre des précautions à ce sujet, mais une mauvaise honte m'avait toujours empêché de dire hautement combien mon ancien hôte était dangereux.

Bientôt on apporta des lumières et on annonça des visites. Tant que la famille de Vaublanc avait été sous le coup d'une ruine imminente, la bourgeoisie du voisinage l'avait fort négligée ; mais, à présent que le bruit de sa prospérité nouvelle venait de se répandre dans les environs, on accourait de toutes parts pour la féliciter et lui offrir de bons offices.

Parmi ces visiteurs empressés étaient deux ou trois des personnes qui avaient paru ajouter foi aux calomnies répandues par Puyieux, et Valérie, toujours modeste, voulut se retirer ; d'ailleurs la nuit approchait, et bien que la Bastide ne fût pas éloignée du village, la directrice redoutait de se trouver tard dans les chemins. Mais madame de Vaublanc la retint.

— Restez, restez, chère amie, lui dit-elle du ton le plus affectueux. Voulez-vous donc vous dérober si vite à notre gratitude ?... Nous ne nous en cachons pas, ajouta-t-elle en s'adressant aux visiteurs stupéfaits, si les événements de cette journée ont tourné si favorablement pour nous, c'est surtout à madame Arnaud que nous le devons !

— Il est vrai, reprit M. de Vaublanc ; nous avons contracté envers elle tant d'obligations que nous serions dans l'impuissance de nous acquitter, eussions-nous à notre disposition tous les trésors de la terre.

Valérie ne savait que répondre à ces manifestations enthousiastes. Les visiteurs, de leur côté, paraissaient ne pas comprendre comment cette famille patricienne pouvait se reconnaître si ouvertement l'obligée d'une simple directrice des postes. Cependant une petite vieille, un peu bossue, veuve d'un hobereau du canton, dit d'un ton patelin qui cachait beaucoup d'ironie :

— Eh bien ! chère comtesse, je suis ravie que madame Arnaud ait été si bonne pour vous... C'est un grand honneur pour le pays d'avoir une directrice des postes jouissant d'un semblable crédit ! J'avais bien entendu dire que madame Arnaud était une grande dame que des malheurs avaient jetée dans cette province, mais je ne pouvais y croire... Puisqu'il en est vraiment ainsi, je prendrai la liberté de lui demander sa protection !

Et elle fit entendre un rire saccadé qui finit par dégénérer en toux.

Quant à moi, dit madame Régnier, la femme du docteur, j'ai toujours cherché à vivre en bonne voisine avec madame Arnaud, et je regrette fort d'avoir été dans l'impuissance de la recevoir l'autre jour, quand elle est venue nous rendre visite. Elle doit surtout être bien convaincue que ni mon mari ni moi, nous ne croyons un mot des méchants propos tenus contre elle par ce muscadin de la Masure... un gaillard que mon mari a guéri d'une blessure grave, et qui ne nous a pas montré encore la couleur de son argent ! N'est-ce pas, Régnier, que nous ne l'avons pas cru ?

Le docteur balbutia quelques paroles inintelligibles.

— En effet, reprit la petite vieille, il paraît que ce monsieur, un homme de qualité pourtant, se serait permis certains propos injurieux...

— Ce sont des mensonges abominables ! interrompit Gérard incapable de se contenir davantage.

— Et celui qui a osé attaquer notre amie, ajouta le comte à son tour, est un aventurier que je chasserais de chez moi s'il avait l'audace de s'y présenter désormais.

— Madame Arnaud est trop haut placée dans l'estime et l'affection de tous, dit la comtesse avec chaleur, pour avoir à s'inquiéter de calomnies qui partent de si bas.

— Ah ! ma chère comtesse, reprit la petite vieille en ricanant, vous n'avez pas toujours parlé ainsi du calomniateur.

Madame de Vaublanc rougit ; elle allait répondre, quand la directrice lui fit un signe suppliant.

— De grâce, madame, répliqua-t-elle, ne défendez pas une cause que je dédaigne de défendre moi-même. Bientôt tout le monde ici saura combien celui qui a osé m'outrager méritait peu d'être cru, et je ne veux pas d'autre protestation contre ses médisances... Quant à moi, je ne saurais en souffrir beaucoup maintenant, car dans trois jours, j'aurai quitté Saint-Martin, et, selon toute apparence, je n'y reviendrai plus.

— Quoi ! madame, dit Emma en jetant les bras autour du cou de Valérie, vous allez encore partir !

— Oui, chère enfant, des devoirs pressants me rappellent à Paris, et, malgré les attaques auxquelles je me suis trouvé en butte dans ce pays, j'espère avoir prouvé qu'il n'est pas de position si humble où l'on ne puisse faire un peu de bien.

— Oh ! cela est bien vrai, madame, s'écria la comtesse, car notre bonheur à tous est votre ouvrage.

Valérie se leva :

— Il se fait tard, reprit-elle, et quoique la soirée soit fort belle, il est temps pour moi de retourner au bourg.

— Vous ne partirez pas ainsi, dit la comtesse précipitamment.

Elle sonna et donna l'ordre au domestique de mettre sur-le-champ les chevaux à la voiture pour reconduire madame Arnaud chez elle. Puis elle obligea la directrice à se rasseoir, en attendant qu'on eût attelé.

Bientôt Charles vint annoncer que la voiture était prête, et madame de Vaublanc voulut elle-même accompagner Valérie jusque dans la cour, tandis que le comte et Emma feraient les honneurs du salon aux visiteurs. Les dames étrangères étaient de plus en plus confondues en voyant la comtesse, habituellement si froide et si hautaine, combler ainsi la directrice d'attentions et d'égards. Valérie s'en aperçut, et au moment de partir, elle dit, toujours en souriant :

— Madame de Baillère (c'était la petite vieille) et madame Régnier penseront peut-être qu'il y a quelque suffisance à moi d'accepter la voiture de madame de Vaublanc pour retourner au bourg, mais je dois les mettre au courant de ma situation nouvelle ; ce qui était interdit à la simple directrice des postes, madame Arnaud, doit être permis... à la marquise de La Villelevêque, dame d'honneur de la reine.

— Que dites-vous ? demanda madame de Baillère qui ne ricanaît plus et ouvrait de grands yeux.

— Un profond silence s'était établi dans le salon.

— La vérité, madame, répliqua Valérie avec une gravité qui n'était pas exempte d'un peu de malice ; aujourd'hui je reprends le titre qui n'appartient et dont je n'ai jamais été indigne. On a prétendu que ma famille me reniait, parce que j'étais pauvre ; c'était bien plutôt moi qui semblais la renier, parce qu'elle était riche ; mais ces scrupules n'existent plus. Un proche parent, qui a été pour moi comme un père, réclame mes soins et mes consolations ; ma fierté, exagérée peut-être, m'empêchait de me rendre à son désir, car je craignais de lui être à charge. La bonté de la reine a tranché la difficulté ; je pourrai remplir mes devoirs auprès de mon vénérable parent, tout en conservant mon indépendance ; j'ai reçu ce soir ma nomination de dame d'honneur... Madame de Baillère, à qui j'envoie chaque matin le *Moniteur*, verra sans doute mon nom dans la feuille de demain.

Et sans vouloir écouter les félicitations, les questions empressées qu'on lui adressait, elle salua et sortit du salon.

Néanmoins, dans le vestibule, elle fut rejointe par la comtesse qui se jeta dans ses bras en pleurant.

— Chère amie, dit madame de Vaublanc d'une voix étouffée, j'ai été cruellement injuste envers vous, et vous ne vous êtes vengée que par des bienfaits...

Le lendemain matin, deux grandes nouvelles éclataient à la fois dans le bourg de Saint-Martin et dans les alentours : l'une, que le voleur de la poste était le baron de Puyseux, parti la veille au soir pour l'étranger ; l'autre, que madame Arnaud était bel et bien marquise et dame d'honneur de la reine.

CONCLUSION

Quelques jours plus tard, tout se préparait pour le départ de Valérie ; le bureau était encombré de malles et de paquets appartenant soit à la directrice qui partait, soit à celle qui devait la remplacer. Or, cette remplaçante était madame Chervis elle-même qui, peu satisfaite de son changement de résidence, venait de solliciter et d'obtenir sa réintégration à Saint-Martin. On l'attendait d'un moment à l'autre, et Valérie ne voulait abandonner son poste que lorsqu'elle aurait laissé le service entre des mains sûres.

Comme les deux pistons s'escrimaient avec zèle pour achever les préparatifs nécessaires, la directrice vit entrer Jeanne Marsais et Suzette qu'elle avait fait prier de venir la voir. La mère et la fille paraissaient confuses et désolées ; à la vue de ce désordre, signe certain d'un prochain départ, elles se mirent à pleurer.

— Ah ! madame, dit la petite Suzette, il est donc vrai que, cette fois, vous nous quittez tout de bon ? Quand vous êtes arrivé dans le pays, vous m'avez apporté la santé et le bien-être ; quand vous en serez partie, je retomberai malade et je mourrai.

Valérie fut touchée de cette plainte.

— Rassurez-vous, mon enfant, dit-elle avec bonté ; vous conserverez votre santé, vous vivrez longtemps, je l'espère. J'ai pensé à vous et j'ai pris des dispositions pour que vous n'ayez pas trop à souffrir de mon absence.

Jeanne protesta tout bas de sa plus entière discrétion.

— Maintenant, écoutez-moi l'une et l'autre. J'ai entendu dire souvent à M. Régner que le principal obstacle au complet rétablissement de Suzette était l'air vif, les brusques variations atmosphériques de ces montagnes ; aussi m'a-t-il semblé qu'il serait avantageux pour vous de changer de pays. Madame la comtesse de Vaublanc possède, non loin de Toulon, une propriété charmante où la température est délicieuse ; c'est là qu'elle se propose, à ma recommandation, de vous employer l'une et l'autre. Jeanne sera femme de confiance, Suzette sera chargée du soin de la laiterie ; on vous rendra la vie fort douce, et j'ai tout lieu de croire que votre nouvelle position sera de votre goût. Madame la comtesse et après elle mademoiselle Emma qui, vous le savez sans doute, va épouser M. Gérard, veilleront sur vous et assureront votre tranquillité jusqu'à la fin de vos jours. Si ces propositions vous plaisent, vous partirez immédiatement et l'on vous fournira l'argent nécessaire pour vos préparatifs de voyage. Il est bien entendu que si jamais ma petite amie Suzette, entièrement remise de sa maladie, avait la fantaisie de se marier, elle m'informerait à Paris de cette intention, et je trouverai peut-être encore l'occasion de prouver mon vif intérêt pour elle.

Nous laissons à penser avec quelle joie furent accueillies ces propositions par ces deux pauvres créatures dont toute la vie, jusqu'à ce jour, avait été une lutte contre la misère. Elles cherchaient vainement des expressions pour témoigner leur reconnaissance à Valérie ; elles lui baisaient les mains avec transport.

Après être parvenue, non sans peine, à les congédier, Valérie fit venir devant elle Thérèse et Dumoulin, à qui elle avait

permis de s'épouser, comme nous l'avons déjà dit. Elle sermonna Jacques ; elle dit aussi quelques mots à Thérèse sur les devoirs de sa position future, et termina en offrant à la factrice de nombreux cadeaux, parmi lesquels se trouvait un de ces magnifiques jupons que Thérèse avait tant admirés.

Le pauvre Pied-Bot observait du coin de l'œil le bonheur de son rival ; mais la directrice, l'ayant appelé à son tour, lui adressa quelques bonnes paroles qui le calmèrent. Une gratification et la promesse d'obtenir pour lui une augmentation d'appointements achevèrent de le mettre en belle humeur, si bien qu'il alla jusqu'à dire avec cordialité à Dumoulin " que malgré le diable et l'autre diable, il voulait boire un coup et danser à sa noce."

Une partie de la journée s'était passée dans ces occupations diverses, quand une vieille carriole d'osier, traînée par deux rosses pousives, s'arrêta devant la maison. De cette carriole descendit madame Chervis elle-même, encore coiffée de son éternel chapeau à plumes et drapée dans son châle de faux cachemire. Tout le personnel de la poste, Valérie en tête, se trouvait sur le seuil de la porte pour recevoir l'ancienne directrice, rentrant dans ses domaines. La bonne dame paraissait folle de joie ; elle perdait la tête et pleurait en embrassant tout le monde.

— Bonjour, madame Arnaud, ma chère camarade, disait-elle ; bonjour, Thérèse... Bonjour aussi le canton Nord et le canton Sud, mes braves garçons... J'ai grand plaisir à vous revoir, et aussi la maison, et le bureau, et le reste. Si vous saviez combien j'ai regretté tout cela, dans cet horrible trou où l'on m'avait claquemurée avec deux cents francs d'augmentation ! Quelle baraque ! pas une minute de repos ni le jour ni la nuit ; des habitants tracassiers, des employés ingouvernables, une vraie misère ! Aussi qu'on n'essaye plus de me démarrer d'ici désormais ! Je prends racine à Saint-Martin, je m'y pétrifie, et m'offrit-on la direction générale, je ne bougerais pas... C'est ici que je veux vivre et mourir !

En débitant cette tirade, madame Chervis s'était jetée dans le vieux fauteuil de paille qu'elle avait occupé si longtemps, comme pour en prendre de nouveau possession. D'abord, ce ne furent que paroles entrecoupées et sans suite, rires, larmes et gestes désordonnés. Mais tout à coup la vieille dame parut se calmer ; elle regarda fixement Valérie, qui souriait de ces extravagances, lui prit la main et se leva :

— J'ai à vous parler... à vous, dit-elle en cherchant à l'entraîner vers la pièce ; venez par ici !

— Quoi ! ma chère, répliqua Valérie qui résistait faiblement ; avant de causer, ne voulez-vous pas vous reposer un peu, prendre quelques rafraîchissements ?

— Je ne boirai ni je mangerai, je n'ôterai ni mon châle ni mon chapeau, que vous n'ayez répondu à mes questions... Venez donc... venez vite !

Elle conduisit Valérie dans la chambre et la força de s'asseoir sur une chaise, pendant qu'elle-même prenait place sur une malle. Alors, croisant les bras sur sa poitrine, elle reprit avec une véhémence dont rien ne saurait donner une idée :

— A présent que je vous tiens, vous ne sortirez pas que vous ne m'ayez dit nettement qui vous êtes, car si mon incertitude durait une heure de plus, ma pauvre cervelle éclaterait... Au nom de Dieu ? tirez moi de peine ! On raconte tant de choses incroyables, impossibles, stupides sur votre compte, que je ne sais plus que croire, que penser ; j'en deviens frénétique, j'en deviens idiot. Qui êtes-vous ? Où allez-vous ? Comment vous appelez-vous ? Êtes-vous madame Arnaud tout bonnement, ou madame la marquise de... je ne sais quoi ? Êtes-vous directrice des postes ou dames d'honneur ? Que faisait votre mari ? Jem'y perds ; je me noie dans une mer d'absurdités. Aussi il faut que cela finisse ! je veux savoir la vérité... je le veux tonnerre ! comme disait mon pauvre Chervis, ou je serais capable de faire un malheur !

Valérie s'amusait de cette curiosité féroce ; mais, comme l'exaspération de sa compagne était très-sincère, elle en eut pitié et raconta en peu de mots sa simple histoire. Elle apprit

à madame Chervis comment, après la mort du marquis Arnaud de Villelève, elle s'était trouvée sans fortune, comment elle avait refusé de tomber à la charge d'une famille riche et orgueilleuse, comment elle avait eu l'idée de demander une direction de poste, et enfin comment, les circonstances ayant changé par suite de la mort de madame de Bernay, elle se trouvait obligée de retourner à Paris.

—Voilà toute la vérité, chère madame, ajouta-t-elle avec mélancolie; mais ce que l'on n'a pu vous dire, c'est que je suis une pauvre créature, dont l'âme est blessée, que je porte au milieu des agitations du monde une plaie secrète, dont je ne guérirai pas. Le souvenir de l'homme généreux que j'ai tant aimé, à qui j'ai dû le bonheur dans les seules années de ma vie qui méritent d'être comptées, restera toujours vivace au fond de mon cœur; et si je souris encore parfois au public, je pleurerai dans le silence et le secret... J'espérais trouver du calme au milieu de ces montagnes, afin de me livrer sans contrainte à ces souvenirs chers et douloureux. L'épreuve n'a pas réussi; j'ai rencontré ici les mêmes tiraillements, les mêmes importunités, que sur une scène plus large et plus brillantes. Aussi ne regrette-je rien dans ce pays, sauf quelques amis que j'y laisse... et qui m'oublieront.

Madame Chervis n'était pas encore satisfaite; elle fit à Valérie une foule de questions, auxquelles celle-ci répondit avec une complaisance inaltérable. Enfin, la vieille directrice parut n'avoir plus rien à demander, et après avoir réfléchi un moment, elle dit avec brusquerie:

—Ma foi! tout bien considéré, il me semble que vous êtes non-seulement une maîtresse femme, mais encore une brave femme.

Mais remarquant aussitôt ce qu'il y avait de familier dans cette observation, elle ajouta toute confuse:

—Pardou, pardon, madame la marquise, je ne peux m'habituer...

—Traitez-moi comme votre amie, répliqua Valérie avec émotion; chère madame Chervis, le seul sentiment que je désire inspirer maintenant c'est l'amitié.

Et elles s'embrassèrent avec effusion.

—A la bonne heure! dit madame Chervis; eh bien! que l'on vienne maintenant me conter des calambredaines à votre sujet, je pourrai répondre.... Ma mignonne vous avez des comptes à me rendre, et le service de la poste ne doit pas souffrir de nos sensibleries.

Elles rentrèrent dans le bureau et se mirent à examiner ensemble les registres, où régnait un ordre admirable, ce qui valut à Valérie les compliments les plus chaleureux de la vieille directrice.

L'heure du départ arriva, et une belle chaise de poste, atte-

léo de deux chevaux, vint chercher la voyageuse. Cette chaise de poste, qui appartenait au comte de Vaublanc, devait conduire Valérie jusqu'à la ville voisine, où passait le chemin de fer. Le comte et Gérard, à cheval, voulaient accompagner en personne la marquise de La Villelève pendant une partie du chemin; la comtesse et Emma s'étaient aussi rendues à Saint-Martin pour dire adieu à leur amie!

Au moment où la voyageuse allait partir, les habitants du bourg se trouvèrent spontanément réunis autour de la voiture. Toutes les autorités locales, le curé, le maire, le docteur Régnier, le brigadier de gendarmerie, le maître d'école, étaient présentes. Les dames ne manquaient pas non plus, et madame de Baillère, et madame Régnier et beaucoup d'autres des plus huppées du canton. Valérie prit gracieusement congé de tout le monde; et, comme elle allait monter en voiture, Emma et la comtesse l'embrassèrent encore une fois avec une tendresse qui fut remarquée de l'assistance. La mère et la fille, en effet, n'essayaient pas de cacher leurs larmes; madames Chervis pleurait aussi, et aussi Thérèse, et Jeanne, et Suzette Marsais, et les piétons. Mais enfin, la voiture se referma; Valérie montra encore une fois à la portière sa jolie figure pâle, puis, la chaise de poste s'éloigna rapidement, tandis que le comte et Gérard, montés sur des chevaux de prix, lui formaient une escorte d'honneur.

La foule suivit un moment des yeux la voiture, puis, elle se dispersa par petits groupes qui causaient entre eux des mérites de la marquise. Madame Chervis elle-même ne tarda pas à rappeler ses employés dans le bureau, et Thérèse, en essayant ses yeux avec le coin de son tablier, murmurait à l'écart:

—Jamais nous ne retrouverons sa pareille... Madame Chervis est une excellente directrice, j'en conviens... Mais quels jupons, bon Dieu! quels jupons?

FIN

Pour paraître dans le prochain numéro :

UNE EVASION A LA GUYANE

CASTOR-FLUID. On devrait se servir pour les CHEVEUX de cette préparation délicate et rafraîchissante. Elle entretient le scalpe en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure, indispensable pour les familles. 25 CTS. LA BOUTEILLE.

HENRY R. GRAY, Chimiste-Pharmacien, 44 RUE ST-LAURENT
MONTREAL

LA BIBLIOTHEQUE A 5 CENTS

est publiée aux prix suivants

UN AN, \$2.50—SIX MOIS, \$1.25

Strictement payable d'avance

LE NUMERO - - 5 CENTS

POIRIER, BESSETTE & CIE

ÉDITEURS-PROPRIÉTAIRES

Boite B. P. 135

MONTREAL

NUMEROS PARUS

VOLUME I

- 1 La Goûlette Mystérieuse
- 2 Un Revenant

- 3 La Jeune Sibérienne
- 4 La Femme au doigt coupé
- 5 Les Trois Chercheurs de pistes
- 6 La Perle Noire
- 7 Tolla
- 8 L'Abîme
- 9 Le Banquier des Pirates
- 10 L'Archipel en feu
- 11 Tancredi de Rohan
- 12 Nora
- 13 Le Petit Vieux des Batignoies
- 14 Une Passion Indienne
- 15 L'Épave du Cynthia
- 16 Le Secret de Patrick O'Donoghue
- 17 L'Héroïne du Désert
- 18 La Rose Blanche
- 19 Le Dernier des Enfants d'Édouard
- 20 L'Incendiaire
- 21 Un Duel au Désert
- 22 Le Pêcheur de Terles
- 23 Les Frères de la Côte
- 24 Les Voleurs de Chervin
- 25 La Chasse aux Brigands
- 26 Le Peau Rouge

VOLUME II

- 1 Dragonne et Mignonne
- 2 Le Chevalier de Lancy
- 3 Le Crime de Pierrefitte
- 4 La Révélation
- 5 Colomba
- 6 La Vengeance Corse
- 7 Le Fou Yégo
- 8 L'Invasion
- 9 Le combat de Falkenstein
- 10 Un Enlèvement sous la Régence
- 11 Les Chevaliers de l'As de Pique
- 12 La Fille de Margared
- 13 L'Héritage Fatal
- 14 Le Jettatore
- 15 Le Diamant Caché
- 16 Camille
- 17 Le Testament du Commandeur
- 18 Une Famille Corse
- 19 La mort de Pierre Duverney
- 20 La Folle
- 21 Le Sacrifice de Germaine
- 22 La Vengeance
- 23 La Justice de Dieu
- 24 L'Honnête Criminel
- 25 Le Bureau de Poste de St-Martin-Jes Monte
- 26 Bon sang ne peut mentir